Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-193593270-11/fragment/page=0002

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-193593270-11/fragment/page=0003

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-193593270-11/fragment/page=0004

Barbou

Marivaux

Chamblain de

BCV

Marivaux, Pierre C. de C. de

LA VOITURE EMBOURBEE.

A PARIS,
Chez PIERRE PRAULT, à l'entrée du Quay de Gêvres, du côté du Pont-au-Change, au Paradis.

M. DCC. XIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Universitäts- u. Landesbibliothek HALLE (SAALE)

L40

AVIS DU LIBRAIRE.

L'AUTEUR *de ce Livre est le même qui a donné au commencement de cette année*, les Avantures de ***, ou les Effets surprenans de la Sympathie *en deux Volumes, dont le Public paroist content, puisqu'il en demande la suite avec empressement; j'espere luy donner cette satisfaction au plus tard dans le mois de Janvier prochain; & c'est pour le dédommager de cette petite attente qne je luy présente*

ce Volume : je crois qu'il ne m'en ſçaura pas mauvais gré, puiſqu'il ſort de la même plume ; il contient le récit d'une Avanture plaiſante arrivée dans une Voiture, il y a quelque temps à l'Auteur & à quatre autres perſonnes ſes compagnons de voyage ; il eſt rempli de circonſtances qui en rendront la lecture agreable & divertiſſante : ſi cette petite Hiſtoire fait quelque plaiſir, elle ſera ſuivie d'une autre plus conſiderable dans le même goût & du même Auteur.

PREFACE.

LEs premieres lignes que j'adreſſe à mon amy en commençant cette Hiſtoire, devroient m'épargner une Préface, mais il en faut une : un Livre imprimé, relié ſans Preface, eſt-il un livre ? non ſans doute, il ne merite point encore ce nom ; c'eſt une maniere de livre, livre ſans brevet, ouvrage de l'eſpece de ceux qui ſont livres, ou-

vrage candidat, aſpirant à le devenir, & qui n'eſt digne de porter veritablement ce nom, que reveſtu de cette derniere formalité; alors le voilà complet: qu'il ſoit plat, mediocre, bon ou mauvais, il porte avec ſa Preface, le nom de livre dans tous les endroits où il court; une ſeule épithete le differencie de ſes pareils, *bon* ou *mauvais*. A l'égard de l'Epiſtre Dédicatoire, c'eſt une formalité qu'il eſt libre de retrancher ou d'ajoûter.

Or donc, Lecteur, puisqu'il faut une Preface, en voicy une.

Je ne sçay si ce Roman plaira, la tournure m'en paroist plaisante, le comique divertissant, le merveilleux assez nouveau, les transitions assez naturelles, & le mélange bigeare de tous ces differens goûts luy donne totalement un air extraordinaire, qui doit faire esperer qu'il divertira plus qu'il n'ennuira; &..... Mais il me semble que je commence bien mal ma

Preface, il n'y a qu'à ſuivre mes concluſions, c'eſt un Livre dont le comique eſt plaiſant, les tranſitions naturelles, le merveilleux nouveau; ſi cela eſt, l'ouvrage eſt beau: mais qui le dit? c'eſt moy, c'eſt l'Auteur. Ah! dira-t-on, que ces Auteurs ſont comiques avec leurs Prefaces qu'ils rempliſſent de l'éloge de leurs livres! mais vous-même, Lecteur, que vous eſtes bigeare! vous voulez une Preface abſolument, & vous vous révoltez parce

que l'Auteur dit de son livre ce qu'il pense ; vous devez concevoir que si ce Livre ne luy paroissoit *bon*, qu'il ne le produiroit pas. Je conviens, direz-vous, qu'il ne le met au jour, que parce qu'il l'en croit digne ; mais un sentiment de modestie, d'humilité même, doit quand il annonce son livre, jetter pour ainsi dire un rideau sur l'opinion bien ou mal fondée qu'il a que son livre est *bon* : qu'il soit vain, temeraire, je le veux ; penser mal de

ce qu'on a fait, & le produire, ſont deux choſes impoſſibles, à moins que d'un dérangement de cerveau ; mais penſer bien de ſon ouvrage, l'annoncer modeſtement, voilà la conduite d'un prudent Auteur, qui ne pouvant s'empêcher d'être vain ſur ſon livre, ſe ſauve par un maſque adroit de modeſtie, du ridicule de le paroiſtre.

Eh bien, oüy, je conviens que j'ay tort, j'ay dit trop naturellement ce que je penſois ; je vais

donc me masquer.

Or, Lecteur, sçachez donc qu'en vous donnant cette Histoire, je n'ay point la vanité de penser que je vous offre rien de beau, quelques amis sans doute flateurs, m'ont par leurs importunitez obligé de la produire: mais... mais finissez, s'écriera peut-estre un chagrin misantrope, si vous sçavez qu'en offrant vostre livre, vous n'offrez rien de beau, pourquoy le produire? des amis flateurs vous y ont forcé, dites-

vous ; eh bien, il falloit rompre avec eux, ce sont vos ennemis, ou bien, puisqu'ils vous pressoient tant, n'aviez-vous pas le secours du feu qui pouvoit faire évanoüir le mauvais sujet de leurs importunitez ? Belle excuse que ces instances ! je ne puis souffrir cette humilité fardée, ce mélange ridicule d'hypocrisie & d'orgueil de presque tous Messieurs les Auteurs ; j'aimerois mieux un sentiment de présomption déclaré, que les détours

de mauvaiſe foy.

Et moy, Monſieur le miſantrope, j'aime mieux faire un livre ſans Preface, que de ſuer pour ne contenter perſonne. Sans l'embaraſſant deſſein de faire cette Preface, j'aurois parlé de mon Livre en termes plus naturels, plus juſtes, ny humbles, ny vains; j'aurois dit qu'il y avoit de l'imagination, que je n'oſois décider ſi elle eſtoit bonne, qu'au reſte je m'eſtois veritablement diverti à le compoſer, & que je ſouhai-

tois qu'il divertît auſſi les autres : mais le deſſein de Preface eſt venu guinder mon eſprit, de maniere que j'ay briſé aux deux écueils ordinaires.

Dieu ſoit beni, me voilà délivré d'un grand fardeau, & j'avouë que je ris du perſonnage que j'allois faire, ſi j'avois eſté obligé de ſoûtenir ma Preface. Adieu, j'aime mieux mille fois couper court, que d'ennuyer par trop de longueur. Paſſons à l'ouvrage.

LA VOITURE EMBOURBÉE.

EN FIN, mon Cher, je vous tiens parole, voicy le récit de la petite Hiſtoire que je vous avois promiſe. Ce récit ſera fidéle, & je vous le donne tel que je l'ay entendu faire, & tel que je l'ay fait moy-même ; car vous ſçavez que j'eſtois du nombre de ceux qui l'ont récité: mais pour vous mettre en-

core mieux au fait, & pour donner à ceux qui liront cecy, raiſon des goûts differents dont cette Hiſtoire ſera écrite, je vais commencer par les choſes qui l'ont occaſionnée.

Je partis de Paris il y a quinze jours, par le Caroſſe de Voiture, pour me rendre à Nemours où j'avois affaire; comme je faiſois ce petit Voyage deux jours aprés la fin du Carnaval, la fatigue des veilles & des plaiſirs étoit encore ſi récente, que je m'endormis dans le Caroſſe la premiere matinée, ſans avoir eu la curioſité de regarder mes Compagnons de voyage: je me réveillay une demie heure avant d'arriver

à la dînée ; & aprés m'eſtre bien frotté les yeux, m'eſtre étendu entre cuir & chair, baillé ſous ma main trois ou quatre fois, je tiray ma tabatiere de ma poche pour chaſſer par un peu de tabac les reſtes importuns de mon aſſoupiſſement. Je la refermois, quand une Dame paſſablement belle, ny jeune, ny âgée, mais aſſez raiſonnablement l'un & l'autre, (pour juſtifier l'amour ou l'indifference qu'on auroit eu pour elle ;) quand cette Dame, dis-je, d'un air doux & & d'un geſte de main aſſorti, y puiſa une priſe de tabac ; je luy demanday aſſez inutilement excuſe de ne luy en avoir point preſenté ; à peine

achevois je mon compliment, qu'un Cavalier de noſtre Voiture me pria de luy en donner. Celuy-cy donna aux autres l'envie d'en prendre auſſi, chacun puiſa; noſtre Cocher qui marchoit auprés de la portiere, avança ſa main pour en recevoir, le Poſtillon le ſuivit, de ſorte qu'à mon réveil je régalay tous les nez de la Voiture. Le tabac, comme on ſçait, met en train dans l'occaſion, auſſi-bien que le vin; on ſe parla, l'on s'enviſagea, & nous arrivâmes à la dînée les meilleurs amis du monde au moyen d'une petite demie heure de connoiſſance.

Nous eſtions au nombre de cinq; la Dame d'ont j'ay

parlé, un Cavalier d'environ trente-cinq ans, qui me parut bel esprit, un Vieillard réjoüi de bonne complexion, & autant qu'il m'a paru, encore assez verd d'esprit & de cœur, une jeune Demoiselle de quinze ans, tres vive, & moy qui ne suis point endormy.

Je vous feray bientost le petit portrait de tous nos Voyageurs; passons au dîné que j'attendois avec impatience: On servit, nous nous mîmes à table, où chacun mangea comme à l'envy l'un de l'autre. En route, les repas que l'on prend & la conversation ne se meslent guéres ensemble; le premier soin est de manger, on ne s'en

distrait que pour demander à boire, ce qui pour quelques-uns est une occupation pour le moins aussi serieuse.

Aprés le dîné, on s'approcha d'un grand feu : quand on n'a plus de faim, qu'il fait froid, & qu'au sortir de table on trouve un bon feu, on aime à causer ; nous l'aurions bien fait aussi, mais un impitoyable foüet que le Cocher fit entendre dans la coure, & qu'il accompagna d'un *Allons*, *Messieurs*, ressemblant à un mugissement, nous obligea tous de nous arracher d'un endroit où nous commençions à goûter la douce volupté de causer & de nous chauffer à nostre aise ; je dis volupté, car c'en

eſt une, ou du moins je le ſentis de même.

Noſtre Hoſteſſe, femme d'aſſez bonne mine, vint pour compter; nous luy demandâmes ce qu'il luy falloit: *ce qu'il vous plaira*, répondit-elle; nous offrîmes tant.... diſpute alors de part & d'autre: bref le *ce qu'il vous plaira* ſe termina pour nous à vouloir ce qu'il luy plût; chacun aprés chargé de ſon petit paquet, monta dans la fatiguante Voiture.

Je ne vous feray point un détail exact de la converſation de noſtre aprés-dînée: Tout cela ne fait rien à nôtre Hiſtoire; qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que la tendreſſe & l'Amour furent les ſujets que

nous traitâmes, que la Dame en parla en heroïne de Roman, que le bel esprit pointilla successivement, & enjamba son discours de mille fins de vers, qu'il prit souvent l'imagination pour le cœur, que le vieillard radota, cependant avec un sentiment que luy inspiroit le voisinage de la Fille de quinze ans, auprés de laquelle il estoit assis, & qu'enfin la jeune Fille, par des saillies vives & naïves, fit de ces passions le portrait le plus juste & le plus naturel; pour moy je brochay sur le tout, & sans contredire personne, je parus favoriser les sentimens de chacun en particulier, avec cette exception pour les

deux Dames, que je jettois de temps en temps des regards obligeans sur elles, d'une maniere assez coquette pour qu'aucune des deux ne s'apperçût du partage adroit que j'en faisois. Voilà l'homme, vous me reconnoissez à ce trait sans doute, & je souhaite que vous m'y reconnoissiez toûjours.

J'examinay dans cette conversation les differens caracteres de nos Voyageurs, car il faut mettre tout à profit; il me parut que la Dame estoit de ces femmes, qui naturellement tendres jusqu'à l'excez, je dis de cette belle tendresse le partage des heros & des heroïnes, avoit aidé sa disposition naturelle

de la lecture des Romans les plus touchans ; toutes ſes expreſſions ſentoient l'avanture, elle y meſloit par-cy par-là des exclamations, ſoûtenuës de regards élevez; joignez à cela toute l'atitude d'une Amante de haut goût, & digne pour le moins de tous les travaux de *Coriolan* ; ſa bouche, ſes yeux, ſon geſte de teſte, enfin la moindre de ſes actions eſtoit une image vivante de la figure qu'Amour prenoit autrefois dans ces fameuſes Avanturieres.

A l'égard de la jeune Demoiſelle qui eſtoit ſa fille, ſon cœur & ſes ſentimens avoient plus de proportion avec le gouſt du ſiécle ; il me paroiſſoit

paroiſſoit à vûë de pays, qu'elle n'eut point eſté tendre ſans eſtre amoureuſe, & voilà juſtement la veritable tendreſſe, & n'en déplaiſe aux heritieres du ſentiment des antiques heroïnes, le reſte eſt ſimplement imagination. Pour le Cavalier de trente-cinq ans, que j'ay déja appellé bel Eſprit, il eſt inutile de vous en faire le portrait; vous ſçavez mieux que moy ce que ſont la plûpart de ces originaux; c'étoit un homme qui parloit beaucoup, qui s'admiroit à chaque fin de phraſe, dont le geſte brilloit d'une vivacité plus préſomptueuſe que raiſonnable, qui pouſſoit la délicateſſe juſqu'aux eſpaces

imaginaires, qui la perdoit de vûë, & la faisoit perdre aux autres, & qui malgré le néant sur lequel il parloit, trouvoit le secret de ne point tarir son discours.

Nostre Vieillard estoit un bon homme que la suite de la conversation nous fit connoistre pour Financier ; le grand commerce qu'il avoit avec l'argent, luy donnoit des idées communes, mais aisées & familieres ; il badinoit beaucoup avec la jeune fille, son discours estoit guoguenard, un peu d'amour que luy inspiroit sa Voisine, y répandoit un air de tendresse surannée, mais risible & divertissante.

A mon égard j'étois tel

que vous ſçavez ; je ne feray point mon portrait, il ſeroit ou trop beau ou trop laid, car les hommes ſur eux-mêmes, graces à l'amour propre, ne ſçavent pas ſaiſir le point de juſteſſe, & l'on aime bien mieux en dire infiniment moins, que de n'en pas dire trop, ou bien en dire trop, que de n'en pas dire aſſez. Revenons à nos perſonnages.

La converſation ſur l'amour eſtoit fort échauffée, quand par l'imprudence des Cochers qui vuidoient derriere nous une bouteille de grez, nos chevaux ſans guides enfilerent un chemin plein d'un limon gras, où les mal-heureux animaux s'en-

foncerent, auſſi-bien que les roües de la peſante Voiture qui reſta comme immobile. Les Cochers s'apperçurent de l'arreſt des chevaux; ils s'approcherent, avec des *dia*, *huë*, & maints claquemens de foüet; les chevaux avertis s'efforcent, ſuent, & ſe renfoncent davantage; les Cochers épuiſent, enroüent leur alteré goſier, foüettent comme des Chartiers: inutiles efforts, déja les chevaux ſoufflent, reniflent; nos Phaëtons jurent, & rien ne s'avance: nous deſcendons de Caroſſe; ils redoublent & les coups & les juremens, & la Baſtille n'eſt pas plus ferme ſur ſes fondemens, que nos roües le ſont ſur la funeſte boüe.

Cependant la nuit chaſſe le jour, il nous reſte encore deux lieües à faire, bientoſt nous ne voyons plus goutte, les Cochers n'ont plus de reſſource que le Ciel qu'ils implorent trop tard, & qui ne les écoûte pas, à cauſe du mélange affreux & continuel qu'ils font de vœux & de juremens; enfin tout eſpoir eſt perdu de déraciner la machine immobile: quel parti prendre? Il s'en preſente deux, le premier eſt de ſe coucher ſur l'herbe ſans ſouper, le ſecond, de gagner à travers champs buiſſons, foſſez, marais & boües, un petit Village compoſé de quatre ou cinq chaumieres dont on entend les cloches percer mo-

deſtement les airs : ce dernier parti ſemble le moins mauvais. Quelle chûte, grands dieux ! de la converſation la plus aimable, à cette triſte extrémité ! Amour, Amour, voilà ton portrait, tu nous ſéduits par de doux commencemens, mais toûjours d'affreuſes cataſtrophes ſont le nœud des appas flateurs dont tu nous as trompé.

Pardon, mon Cher, ſi j'interromps ma narration par cette parentheſe : mais noſtre ſituation alors eſtoit ſi triſte, que le ſimple portrait que j'en fais, m'en inſpire encore des réflexions mélancholiques.

Nous nous déterminons donc à gagner le petit Villa-

ge, le seul Postillon reste pour garder le Carosse, & le Cocher nous suit pour amener des chevaux qui devoient aider les nostres à se débarasser des boües.

Cette avanture inspira à la Dame dont le hazard alors me donna la conduite, mille imprécations contre le sort; mais il me sembloit qu'elle estoit ravie d'avoir occasion de placer ces imprécations: comme j'avois penetré son caractere, vous pouvez vous imaginer que je m'y conformay, & que je luy répondis d'un langage assortissant au sien: nous marchions avec peine, les ronces & les épines nous accrochoient de temps en temps; quelquefois

l'eau des fossez nous surprenoit jusqu'aux jambes ; pour guide nous avions le bel Esprit, qui par un enthousiasme d'imagination né de la fatalité de nostre situation, tâchoit de nous dérober la fatiguante attention que chacun de nous donnoit à ses maux ; à mon égard j'entretenois, comme je vous ay dit, la Dame d'un style tendre, merveilleux tout ensemble & grand, & cette conformité dont j'usois avec ses idées, luy arrachoit, malgré elle, les réponses les plus comiques, par le tour doux & fier qu'elle leur donnoit : c'estoit dommage que cette petite teinture Romanesque se répandît dans tout ce

qu'elle disoit, car je luy remarquay beaucoup d'esprit.

Pour nostre Vieillard, il donnoit la main à la jeune Demoiselle qui rioit de tout son cœur de l'embarras où nous estions tous; plus il s'offroit de difficultez pour parvenir jusqu'au Village, plus la friponne avoit de joye, & sa malice s'accordoit fort bien avec celle du hazard: le vieux Financier par complaisance tâchoit de rire aussi, mais nous l'entendions souffler de vingt pas, & faire un hélan à chaque pied qu'il tiroit de la bouë. A force de marcher, enfin nous arrivâmes au petit Village; un Cabaret dont l'Enseigne estoit un Guenillon, nous servit

de retraite : noſtre Hoſteſſe, car il n'y avoit qu'une Veuve, ne ſçavoit que penſer en nous voyant ; ſi elle avoit ſçû la Fable, peut-eſtre nous eût-elle pris pour des Immortels qui voyageoient : noſtre Cocher la mit au fait au moment que ſon étonnement la rendoit comme immobile. *Auriez-vous par un bon ſoupé de quoy nous conſoler de nos mal-heurs*, luy dit le bel Eſprit, d'un ton bruyant ? *Hélas ! Meſſieurs*, répondit la bonne femme : *J'ay du lard, du lait caillé, & des pommes cuites au four, avec une demie douzaine d'œufs ; Quoy*, répliqua-t-il, *point de poulets, point de dindons ! Non, Monſieur, il y a dans*

le pré voisin une demie douzaine de petits poussains, qui sont avec la Poule & le Coq; voilà tout, dit elle, *mais je vous donneray de l'excellent vin de Brie. Il ne manquoit plus que cette liqueur*, s'écria nôtre bel Esprit, *pour achever le tableau de nostre misere.*

Aprés ces mots, la bonne femme assistée de huit ou dix enfans & de sa vachere, nous conduisit dans une chambre à deux lits, tapissée d'images roussies, meublée de bancs & d'escabeaux; on y voyoit une grande cheminée décarelée; on se hasta de nous faire du feu, qui s'alluma au vent des enfans, de la mere & de la vachere, qui tous les genoux à terre,

tâchoient, à force de s'enfler les joües, de suppléer au défaut des soufflets. A vous dire le vray, mon Cher, ils allumerent le feu, & le vent fut si prodigué, que toute la Compagnie en eut une part, dont nous nous serions fort bien passez.

Aprés quoy, tous huchez sur des bancs ou escabeaux, nous commençâmes des plaintes contre le sort, qu'un service de lard jaune dans un plat de terre ébreché, interrompit: ce service estoit suivi de cinq assiettes de bois, dont on nous distribua à chacun une; deux enfans morveux & échevelez nous apportoient ce mets. *Mangez, mangez toûjours,*

Messieurs, nous dirent-ils aprés, *nostre mere vous frit des œufs avec de la ciboule, Jacob va vous apporter du caillé & des pommes cuites, avec un pot plein de vin.*

A peine avoient-ils promis ce second service, qu'effectivement Jacob arriva, chargé de caillé, des pommes & du pot de vin; il succomboit presque sous sa charge: il roula une pomme à terre du plat où elles étoient; les enfans la ramasserent avec vîtesse, & la remirent dans le plat avec les autres, barboüillée de cendre & de pousiere.

La Dame auprés de qui j'estois mouroit de soif, & demanda un verre; aussi-tost un de nos valets partit, qui

revint chargé de trois gobelets de terre, à qui le vin avoit fait une tartre au-dedans. *Ah!* dit alors la Dame, *je ne boiray jamais là-dedans, le cœur me bondit. Ma foy, Madame*, luy dis-je, *je vous offre mon chapeau, si vous le trouvez moins rebutant. Ah!* répondit-elle, *Monsieur, je vous avouë que je le préfere.* Aussi-tost dit, aussi-tost fait: J'allay d'abord rinsser mon chapeau; & luy faisant prendre la figure qu'il falloit pour le faire servir de tasse, je le présentay à la Dame plein d'eau. Cette maniere de boire originale fit rire la Compagnie; la Dame aprés avoir bû en rit elle-même, & la bonne humeur enfin succeda

à la triſteſſe où nous avoit mis la pauvreté du giſte.

J'oublie de vous dire que les œufs frits avec de la ciboule arriverent ; mais ce mets ſucculent, fut reſervé pour les Dames ; elles en ſouperent. Noſtre repas ne fut pas long ; les enfans vinrent deſſervir, & mangerent en chemin le reſte des mets que noſtre appetit avoit reſpecté.

Nous nous approchâmes auprés du feu ; le Cocher entra qui nous apprit que deux de ſes chevaux eſtoient malades, qu'une des rouës du malheureux Caroſſe eſtoit rompuë, & que nous ne devions nous attendre à partir qu'à quatre heures du ma-

tin ; parce que le Postillon qu'il avoit envoyé à la Ville prochaine pour remedier à tous ces accidens, ne devoit arriver qu'à cette heure ; il estoit alors approchant onze heures du soir, c'estoit encore cinq grandes heures qui nous restoient à attendre. Laspect des lits estoit un vray remede contre le sommeil, il ne tenta pas un de nous ; nostre avanture estoit si plaisante, qu'elle nous avoit égayé ; nostre vieillard Financier estoit auprés de la jeune Demoiselle qui n'avoit pû l'éviter ; j'estois entre elle & sa mere, & nostre bel esprit faisoit le coin ; l'amoureux vieillard se tuoit d'inventer des complimens glacez

glacez pour la jeune Demoiselle ; à l'entendre parler, eut-il esté dans le fumier jusqu'au col, son bonheur auroit encore esté trop grand, s'il avoit eu cette jeune fille auprés de luy : son amoureux & burlesque langage nous remit insensiblement à la conversation que nous faisions dans le Caroſſe ; & le peu d'apparence que nous pussions dormir, me fit imaginer une sorte d'amusement qui pouvoit nous conduire jusqu'au moment du départ. Je proposay à la compagnie pour nous divertir, d'inventer un Roman que chacun de nous continueroit à son tour ; je le commenceray, dis-je, si l'on veut, Madame con-

tinuera, Mademoiſelle ſa fille aprés, & les deux autres Cavaliers acheveront: mon imagination reveilla celle du bel eſprit, qui charmé d'avoir de quoy briller, applaudit à ma propoſition; la Dame y conſentit d'autant plus volontiers, qu'elle eſtoit aſſés conforme à ſon gouſt; la jeune Demoiſelle dit en riant, qu'elle tiendroit bien ſa partie, & qu'elle s'attendoit à nous bien faire rire, & le vieillard amoureux en ſe tournant de ſon coſté, luy dit que l'amour faiſant le ſujet d'un Roman, il ne pouvoit manquer de réüſſir, puiſqu'on eſtoit auprés d'elle. Au reſte, dis-je, comme il ne s'agit

icy que de nous réjoüir, rendons l'Hiſtoire divertiſſante, & pour cela, j'imagine un ſujet qui pourra fournir des traits plaiſans ; cependant il ne faut gêner perſonne, & chacun à ſon tour pourra continuer le Roman ſuivant ſon gouſt ; il ſera ſuſceptible de comique, de tendre, de merveilleux, & meſme ſi l'on veut de tragique ; c'eſt bien dit, répondit la Dame, car chacun a ſon caractere : morbleu repliqua le financier, il eſt bien fâcheux que le plaiſir de nous réjoüir par une invention plaiſante, ne ſoit point joint à celuy d'avoir du moins dequoy nous rafraichir agréablement ; Monſieur, me dit-il en conti-

nuant, vous avez imaginé le Roman pour nous amuſer, & moy j'imagine quelque choſe pour boire & pour manger : car franchement, il y a loin d'icy à quatre heures du matin, nous avons beſoin d'eſprit & d'attention, & l'un & l'autre nous manqueroient peut-eſtre faute d'avoir de quoy faire digeſtion ! Oh c'eſt à quoy j'ay ſongé ! Ah Monſieur le financier, dit le bel Eſprit, alors vos pareils ne connoiſſent pas la diette, ils ont raiſon, répondis-je, & tous les hommes generalement parlant ne ſe remuent que pour ne la point connoiſtre ; je conviens, dit le financier, que nous ne l'aimons gueres, &

en revanche nous connoiſſons bien ſon contraire ; mais il ne s'agit pas de cela, revenons à ce que j'avois imaginé.

Or Meſſieurs, je penſe pour l'honneur du Village, que dans ces lieux il y a une Egliſe, & par conſequent un Curé ; peut-eſtre ce Curé a-t-il chez luy quelque choſe de bon, & que ſon vin eſt meilleur que le noſtre ; mon ſentiment eſt donc que nous allions le trouver, un de ces Meſſieurs & moy, que nous luy expoſions l'extremité fâcheuſe dans laquelle nous ſommes ; & que. . . Ah ! c'eſt bien dit, s'écria le bel eſprit en l'interrompant ; nous irons queſter enſemble, je lui

parleray de ces Dames, des bouës & des crottes qu'elles ont esté obligées de traverser, du pitoyable estat de leurs bas & de leurs souliers; aprés quoi je citeray nostre repas; je mettray la nappe sur une table soutenuë de quatre tretaux; j'y exposeray les tristes mets dont nostre mortelle fatigue a esté allegée, & je luy peindray nôtre consternation d'une maniere si touchante, que les larmes en viendront aux yeux du bon Curé & de sa menagere: Et fiez-vous à moy, je promets de mettre à profit la compassion pour nous.

Là-dessus le bel esprit sans attendre qu'on luy répondit, prit le Financier par le

bras, & ils descendirent ensemble éclairez d'un peu de paille, qu'un fils de l'hôtesse leur portoit devant eux. La saillie du bel esprit nous parut inutile, il estoit onze heures du soir; & il n'y avoit point d'apparence que le Curé d'un petit Village ne fût pas à ces heures à ronfler dans son lit; à moins que contre l'ordinaire, la lecture ou l'étude ne fit veiller celui-cy; mais le hazard qui nous avoit maltraitez en cette occasion, nous fut favorable; le Financier & le bel esprit trouverent Monsieur le Curé encore à table, avec deux Bourgeois de son Village; le nombre des bouteilles qu'ils avoient déja vuidez,

les avoient mis dans une ſituation d'eſprit trés-rejoüie ; ils ſe divertiſſoient en honneſtes gens, éclairez d'un chandelier de deux pieds de haut, dont ils mouchoient de temps en temps la chandelle avec leurs doigts ; ils eſtoient au deſſert compoſé d'un gros morceau de fromage, dont l'odeur un peu forte avertiſſoit de loin de quelle ſorte de mets on ſe régaloit dans la chambre : nos deux députez ſurprirent la gouvernante de M. le Curé, qui dans ſa Cuiſine frottoit ſon pain d'une grande coine de lard qu'elle tenoit entre ſes mains. C'étoit une fille d'environ ſoixante ans, qui s'eſtoit miſe depuis dix

dix années chez M. le Curé, pour trouver dans la regle de sa maison un port asseuré contre les tentations du mariage ; à droit elle avoit un escabeau qui luy servoit de Table, où elle mettoit son lard & son pain quand elle avoit mordu une bouchée de l'un & de l'autre ; à gauche estoit un banc d'environ trois pieds, chargé de l'attirail de son humble toilette : attirail composé de deux gros peignes, dont l'antiquité & les cheveux avoient entierement changé la couleur jaune en noir.

Ce fut là l'état où la surprirent nos députez. Elle mangeoit successivement, & se peignoit pour se coëffer

de nuit, ſes cheveux eſtoient alors épars. Au bruit qu'ils firent en frappant à la porte, elle les raſſembla tous avec un lien moitié ruban, moitié corde ; trois ou quatre épingles de fer ou de laiton qu'elle tenoit entre ſes dents, autant à ſes doigts, furent perduës par la frayeur que luy cauſerent nos indiſcrets frappards, qui venoient à heure induë effaroucher ſa modeſtie : *Qui eſt-ce*, s'écria-t-elle d'une voix embaraſſée? *Ce ſont d'honneſtes gens*, luy répondit le bel Eſprit, *qui voudroient bien parler à M. le Curé : Si c'eſt d'honneſtes gens*, repliqua-t-elle, *Dieu le veüille ; hé ! que luy-voulez-vous ? Nous le dirons mieux*, dit-il,

quand vous nous aurez ouvert. Oh! vrayement, répondit-elle, *on n'entre point icy comme dans une grange ; attendez à la porte, je m'en vais faire descendre, M. le Curé.*

Elle partit aprés ces mots, pour monter à la salle des Conviez ; elle entre : Un des Buveurs, sans attendre qu'elle parlât, en se hâtant de rinsser son verre avec un coin de sa serviette, luy présenta plein de vin, & luy dit : *Dame Nanon, tenez morbleu, mettez-vous cela sur la conscience, cela vaut mieux qu'une medecine.* Dame Nanon ouvroit la bouche pour informer M. le Curé de ce qui se passoit, quand le verre de vin presenté si galamment,

la luy referma pour boire. *Grand bien me faſſe & à vous auſſi*, dit-elle en le rendant à M. Mathurin, qui eſtoit le nom de celui qui luy avoit donné à boire. Quand le verre fut rendu, Dame Nanon prononçoit les premiers mots de ſon diſcours, lorſqu'un morceau de pain & de fromage luy fit encore tendre la main, & l'arrêta. *Ce n'eſt pas le tout que de l'huile*, luy dit un certain Maiſtre Blaiſe qui luy faiſoit ce préſent, *il faut du coton auſſi, Madame Nanon.* Cependant nôtre bel Eſprit & le Financier attendoient impatiemment l'arrivée de M. le Curé; perſonne ne venoit: ils frappent à tour de bras & ſi

violemment, que l'allarme eſt portée juſqu'à la ſalle des conviez. *Que ſignifie cela, Nanon?* dit M. le Curé. *Ah! par ma foy*, répondit la gourmande, *j'avois oublié mon meſſage, ce ſont des gens qui ont une voix d'hommes, & qui veulent vous parler, M. le Curé. Que veux-tu dire? qui ont une voix d'hommes*, repliqua le Paſteur qui ne comprenoit rien à cette façon de parler. *Eh! oüy*, répondit Nanon; *dame je ne puis dire que ce que je ſçay: je ne ſçay pas au vray ſi ce ſont des hommes, mais ils parlent de même. Parguenne c'eſt peut-eſtre des Eſprits*, dit Mᵉ Blaiſe, *deſcendons pour les entendre, mais ne leur parlons pas. C'eſt*

bien penſé, repliqua le Curé: *Marchons par prévoyance*, dit Mathurin; *où eſt le Benetier, pour à celle fin que je m'en ceigne? Allez, allez*, répondit le Paſteur d'une voix que le bon vin rouge rendoit animée & courageuſe: *je ne crois pas aux Eſprits, & j'ay là-haut des livres dans mon grenier, qui diſent de belles choſes là-deſſus, dont je ne me ſouviens pas; mais n'ayez point de peur avec moy: quand il y en auroit vingt régimens à ma porte, je ſçauray bien leur tenir teſte; ils ne ſe joüent pas à nous.*

Aprés ces mots, on entendit frapper encore, *palſangué*, dit Mathurin, *il y a quelque choſe là-deſſus qui n'eſt pas naturel, les livres de*

voſtre grenier ne ſçavent pas tout, Monſieur le Curé; car marguienne nous allons voir quelque choſe de ſurprenant; Chut; Mᵉ Mathurin, dit le Paſteur, *ne babillez pas tant, & ſuivez Nanon qui va prendre le chandelier pour nous éclairer, Mᵉ Blaiſe ira aprés vous, & je marcheray derriere. Oh!* dit blaiſe, *ce n'eſt marguenne pas icy à la proceſſion, c'eſt bien une autre Hiſtoire; montrez nous le chemin, puiſque vous eſtes ſi hardy; voyez donc*, dit alors Dame Nanon, *vous eſtes tous deux bien drôles; quand les eſprits vous emporteroient avec eux, il n'y auroit pas grand mal, le Village n'en ſeroit pas plus malade; mais la perſonne de Monſieur le*

Curé eſt de conſequence. Oh ! de conſequence tant qu'il vous plaira, dit bruſquement Blaiſe, *il n'y a conſequence qui tienne ; parguë la peau de Monſieur le Curé n'eſt pas d'une autre étoffe que la mienne, ſauve qui peut ; Et là là*, dit benignement Me Mathurin, *ne vous fâchez point tous deux, je m'en vais vous accorder, deſcendons tous à la fois ; & quand nous ſerons en bas, Dame Nanon ira toute ſeule parler à ceux qui frappent au travers la porte, cela eſt raiſonnable. Dame Nanon vous eſtes vieille, on n'aura pas tant de regret à voſtre vie qu'à la noſtre qui ſommes plus jeunes, à cette heure on doit aimer ſon prochain, & faire quelque cho-*

se pour luy, quand on n'est plus bon à rien. Par Saint Jean & son Chef, repliqua Dame Nanon courroucée, *je suis bonne encore à vous torcher le musiau du chandelier que je tiens; voyez donc l'impertinent, je ne suis plus bonne à rien, vous n'avez qu'à y revenir comme à ce matin nous conter des contes d'amour, pour me mettre à mal, si je ne prens un manche à ballet pour vous rabattre vôtre caquet, je veux n'estre bonne qu'à pendre au plancher comme un lard. Oh! par la sanguenne la comparaison n'est pas mauvaise*, dit Mathurin, *vous n'estes pas aussi grasse qu'un lard, mais vous estes bien aussi rance; Monsieur le Curé*, s'écria Dame Nanon qui se pi-

quoit de beauté ; *Tenez ſi vous ne mettez dehors ce cocu là, je m'en vais ouvrir la porte aux eſprits, en arrive ce qui pourra. Tout beau, tout beau*, dit alors gravement le Curé qui avoit toutes les envies du monde de prendre feu pour ſa gouvernante ; mais que l'argent qu'il vouloit emprunter de Mathurin retenoit dans le reſpect. *Tout beau, nous voilà proche Pâques, ne faites point de ſcandale, je m'en vais deſcendre le premier, & vous me ſuivrez ſi vous voulez.*

A peine eut-il prononcé ces mots, que le bruit recommença à la porte, mais bien plus fort qu'on ne l'avoit encore entendu, on ſe

hâta donc de descendre dans la cuisine, le Curé approcha de la porte, & les autres se tinrent un peu éloignez; *à qui en voulez vous*, dit le Curé au travers de la serrure. *Eh! morbleu*, dit le bel Esprit, que le retardement de Dame Nanon avoit impatienté, *à qui nous en voulons! On devroit du moins congedier les gens ou leur ouvrir, sans les faire attendre aussi longtemps; faites nous parler à Mr le Curé? Qu'est-ce que vous luy voulez*, repliqua le Pasteur toûjours au travers de la serrure, *nous luy voulons dire un mot*, répondit le Financier; *ouvrez. Parlez, parlez toûjours*, dit le Curé, *pour un mot ce n'est pas la peine d'ou-*

vrir la porte ; parbleu, s'écria le bel Esprit, *voilà un obstiné Portier ? dis nous, où est le Curé ? Qu'en voulez vous faire ?* repliqua le Pasteur, *qui estes vous ? estes vous d'icy ? voyagez vous ? demandez vous l'aumône ? on va vous jetter du pain par la feneſtre ; il n'y a pas moyen*, dit le Financier, de satisfaire à tant de questions à la fois. *Mais Monsieur le Portier, connoissez vous tous les petits enfans de vostre Village ? Belle demande ; je les connois tous par leur nom de Baptême*, dit le Curé. *Monsieur le Curé connoist tous les Paroissiens*, s'écria là-dessus Dame Nanon de loin ; *les grands peres, les oncles, les cousins, les filles, les neveux, les femmes grosses*,

voir même celles qui ne le ſont pas, les enfans; il n'y a que ceux qui ne ſont pas encore venus au monde dont il ne ſçait pas le nom. Cela n'eſt pas difficile à croire, répondit le Financier, qui avoit donné occaſion à des réponſes auſſi originalles; *vous allez bien-toſt ſçavoir qui nous ſommes, approchez noſtre Conducteur*, dit-il alors au petit garçon de leur Hoteſſe qui les avoit éclairez; *dites auſſi au travers de la ſerrure qui nous ſommes, vous aurez plus de credit que nous pour faire ouvrir la porte*; le petit garçon s'approcha, il avoit fort bien reconnu la voix du Curé. *Oh. Oh! parlez donc Monſieur le Curé?* dit-il; *Quoy c'eſt toy, Jacob*, luy répondit

le Pasteur. *Eh ! oüy, c'est moy mesme, Monsieur le Curé*, dit Jacob, *ces Messieurs sont de braves gens au moins, dame ils sont venus souper chez nous, c'est que leur Carosse est tombé dans la bouë, leurs chevaux sont estropiez itou ; il y a encore deux femmes de leur compagnie qui sont restées chez nous, & qui se chauffent auprés du feu ; les Dames sont bien jolies & bien habillées, & les Messieurs sont dorez comme une Chasuble ; ils ont mangé une omelette, du lard, des pommes cuites, & un pot de nostre vin qu'ils ont bû ; & vous n'avez qu'à leur parler, ils vous diront bien eux-mesmes ce qu'ils veulent, car ils ne verront bien-tost plus clair, je les conduis avec de la paille que*

j'ay pris sous le lit de nostre mere, & la voilà qui finit, je m'en vais la jetter par terre, quand elle commencera à me brusler les doigts. Eh ! tenez tout en parlant je ne l'ay plus ; ouvrez Monsieur le Curé. Es-tu bien seure de ce que tu dis, répondit le Curé. *Tenez M. le Curé*, repliqua Jacob, *j'en suis aussi seur que je suis seur d'avoir veu ce matin le renard qui emportoit une de vos poules dans vostre Verger ; je luy ay jetté des pierres, mais il estoit bien loin : la peste soit de la poule & du renard ; le loup nous croquera nous*, dit le bel Esprit, *si M. le Curé nous laisse là. Je m'en vais ouvrir*, répondit le Curé : Et puis s'adressant à Dame Nanon ;

Voilà ce que c'eſt, luy dit-il, *que de n'avoir point de ſoin : je vous rabattray cette poule-là ſur vos gages. Allez, allez Monſieur le Curé*, dit Nanon, *c'eſt un petit menteur, le compte de vos poules y eſt ; s'il en manque une, je veux devenir coq : mais c'eſt que l'autre jour je donnay trois ou quatre taloches à ce petit fripon-là, parce qu'il jettoit des pierres ſur les thuilles de noſtre maiſon. Vous en avez menti, reſpect Monſieur le Curé*, dit Jacob, *c'étoit voſtre petit neveu qui avoit caſſé une de vos viſtres, & vous me batites à ſa place.*

Par charité, *ditalors le bel Eſprit*, Monſieur le Curé, veuillez nous ouvrir, & puis aprés Dame Nanon & Jacob auront tout

tout le loisir de vuider leurs procez : Allons, allons ; dépêchez-vous de donner la clef, *dit alors le Curé à Dame Nanon* : la voilà, *répondit-elle* ; ostez-vous que j'ouvre, pour que je donne un soufflet ou deux à ce petit bâtard-là. A ces mots que le petit bâtard entendit, elle ouvrit, mais il s'enfuît. Le bel Esprit & le Financier embrasserent Monsieur le Curé qui leur tendoit les bras, pour leur demander pardon du long temps qu'on avoit esté à leur ouvrir. Nous sommes trop bien traitez, *dit le bel Esprit*, pour des gens qui viennent demander des graces l'argent à la main. Cependant, là-

dessus il fit le détail de nôtre avanture, exposa le maîgre repas que nous avions fait ; & sçût si bien persuader Monsieur le Curé & sa Gouvernante, que son discours soûtenu d'un écu qu'il tenoit en main, & dont on voyoit bien qu'il alloit payer ce qu'on luy donneroit, que son discours, dis-je, eut tout l'effet qui fut possible.

Monsieur le Curé redoubla ses honnestetez, & l'on estoit encore dans la Cuisine à se gratieuser de part & d'autre, lorsqu'un neveu du Pasteur (car ils ont tous ou neveu ou niéce) arriva ; ce neveu venoit de souper de chez un des Confreres de son oncle, dont la Paroisse

estoit à un quart de lieuë de la sienne ; c'estoit un jeune homme d'environ vingt-deux ans ; il avoit assez bien fait ses études, & malgré l'éducation champestre qu'on luy avoit donnée, au travers de la grossiereté qu'elle avoit pû luy inspirer, on remarquoit briller en luy une disposition d'esprit excellente que n'avoit pû étouffer l'habitude de vivre avec des Payſans ; entr'autre chose, il avoit lû des Romans, & assez d'autres livres. Il fut surpris à ces heures de trouver des Etrangers chez son oncle. Ce bon Curé le mit au fait, en bredoüillant trois ou quatre mots ; le bel Esprit & le Financier acheve-

rent le discours que le Curé n'avoit fait qu'ébaucher. Ce jeune homme qui avoit bû suffisamment pour estre gaillard, anima davantage encore son oncle à donner à ces Messieurs ce qu'il avoit chez luy de meilleur; il accabla nos députez de complimens, d'un tour original, & cependant spirituel; il se convia même de son chef pour les aider à manger ce qu'ils alloient emporter.

Déja lui-même il court remplir deux bouteilles de vin exquis, je dis exquis, car c'est la verité; & si les mets en bonté avoient égalé le vin, nostre chere eut esté excellente; mais un morceau de beurre trés frais, de la *stok-*

phiche, aussi bonne que de la *stokphiche* le peut estre, & cinq harangs forets furent toute la ressource que nous trouvâmes dans l'inaction, dont n'avoient pû nous tirer les mets de nostre auberge. Cette petite provision fut donc apportée dans la chaumiere où nous estions, le Financier en rendit en argent la valeur à Dame Nanon, malgré la noble deffense de rien prendre que luy faisoit à grands cris Monsieur le Curé, & qui dans les convulsions obligeantes qu'il se donnoit pour empêcher sa gouvernante de prendre cet argent, eut le bonheur ou l'adresse de se tourner si souvent, de maniere que le Fi-

nancier donna ce qu'il voulut à Dame Nanon, sans que le genereux Curé pût en être le témoin.

L'argent donné, l'obligeante conteſtation fut pacifiée, ne querellons plus Monſieur le Curé, *luy dit le bel Eſprit*, allons il ne s'agit plus de cela, faites nous ſeulement l'honneur de venir manger voſtre part de ce que nous emportons chez noſtre Hôteſſe, vous y trouverez deux trés aimables femmes, à qui certainement vous vous ſçaurez bon gré d'avoir procuré de quoy ſe dédomager du mauvais repas qu'elles ont faites. Venez; non Meſſieurs, *repartit le modeſte Paſteur*; je ſuis ra-

vy d'avoir pû vous obliger en quelque choſe, vous ferez encore bien mauvaiſe chere ; mais je vous donne ce que j'ay chez moy de meilleur, à mon égard ; il eſt trop tard, je dois un bon exemple à mes Paroiſſiens, & il ne ſeroit pas ſeant de ſortir à l'heure qu'il eſt pour boire, & aller voir de belles Dames ; nous devons nous autres avoir l'honneur & la Religion en recommandation ; mais je vous laiſſe mon neveu, que je charge d'aſſurer ces Dames que c'eſt bien malgré moy que je ne vais pas les ſaluer ; nous ne vous preſſerons pas davantage, *repliqua le bel Eſprit*, puiſque Monſieur voſtre neveu

vient avec nous, & nous vous quittons, pour vous donner la liberté de vous coucher; adieu Monsieur. Aprés ces mots, le Financier & le bel Esprit prirent fort honnêtement congé de Monsieur le Curé, (qui se ressouvint quand ils furent éloignez de quelque pas qu'il avoit apperçû le Financier presentant quelque chose à Dame Nanon (apparament qu'ils vous ont donné de l'argent, *dit-il* à la gouvernante, qui s'attendoit peut-estre à prendre ce que la generosité de nos deputez leur avoit fait donner de trop dessus la marchandise acheptée; donnez, donnez, *ajoûtat'il*, puisque le voilà

voilà, le voilà. Dame Nanon, que ce compliment précipité surprit, rendit en rechignant le prix de la marchandise; Tenez, vous estes aussi pressé qu'une femme qui acouche, *luy dit-elle*, & aprés ces mots, elle ferma la porte avec une rudesse, & une mechante humeur que lui inspiroit le petit gain manqué.

Cependant déja nos gens arrivent à l'Auberge, le neveu du Curé leur accourcit le chemin par mille chansons burlesques, dont il les amusa; son chant que nous entendismes d'en haut, & la voix de nos Messieurs qu'il avoit priez de faire chorus, nous annoncerent de bon-

nes nouvelles: *Allegre, allegresse*, dit le bel Esprit en entrant, & en nous presentant le neveu du Pasteur: *Mesdames, je vous apporte du nectar pour boire, & de la marée pour manger. Vite, vite, alerte nostre Hôteſſe, une poisle pour frire nostre marée, un plat pour mettre les harangs sorets, & l'huile de Provence que je poßede.* Heureuse idée, saillie impayable qui a fait penser au digne Curé de ce Village; c'est un homme charmant, il donne son bien pour rien; il faut que Dame Nanon sa servante en prenne l'argent pour luy. Mesdames, à propos de Monsieur le Curé, je vous en amene le neveu; nous devons tous le

regarder comme de l'or, ſon oncle, luy, ſes neveux à luy, ſes fils quand il en aura, les fils de ſes fils, & toute ſa race ; car c'eſt à un perſonnage de cette race à qui nous devons ce ſoir la joye où nous voilà, le plaiſir que nous aurons, & la fin de noſtre appetit que je vous ſouhaite, Meſdames, toutes les fois que vous aurez faim. La peſte, dis-je alors au bel Eſprit, la ſaillie qui vous a conduit chez ce Curé, n'eſt pas un coup de hazard, vous y excellez.

A peine achevois-je ces mots, que *le neveu du Curé* s'approchant des Dames avec une perruque de côté, & des réverences dont la

longueur recula & fit tomber toutes les chaiſes ou eſcabeaux qui ſe trouverent à ſon chemin : C'eſt une occaſion bien fortunée pour moy, *leur dit-il*, que d'avoir le bonheur, mes charmantes Dames, de vous marquer combien je me réjoüis de ce que mon oncle vous envoye à ſouper : ſi l'on pouvoit vous faire faire auſſi bonne chere que le meritent voſtre beauté & vos charmes, au lieu de harangs & de ſtocphiches, que j'ay l'honneur de vous prier de vouloir bien que je vous preſente, vous verriez des liévres, des perdrix, des canards ſauvages, & des becaſſes, ſi c'étoit la ſaiſon ; mais au deffaut de

tout ce gibier dont la bonté ne seroit pas encore aussi excellente, que vos attraits sont charmans au superlatif ; veillez, belles & agréables Dames, accepter ce que je vous offre, non pas comme une chose digne de vous, mais comme une chose enfin.... S'il elle n'est digne de nous, *dit la jeune Demoiselle en l'interrompant*, elle est digne de nostre appetit ; sans doute, *continua la mere*, nous vous avons toute l'obligation possible, Monsieur, & à Monsieur le Curé, & c'est obliger infiniment que de donner tout ce qu'on a. Ah ! ma belle Dame, *repliquoit le neveu formaliste*, l'obligation dont vous par-

lez, n'eſt pas une obligation. Oh ! mon cher Monſieur, *dit le bel Eſprit*, en luy coupant le chifflet, vous avez ſoupé, vous ne demandez qu'à jaſer ; mais que nous vous ayons l'obligation de vous mettre à table avec nous ſans façon, pour que nous mangions, car la ſtocphiche eſt frite, & les harangs ſorets ſont prets : Puiſque vous voulez bien, Monſieur, & les Dames auſſi, *dit-il*, que j'aye l'honneur de boire avec vous, je m'en vais prendre place ; *je ſouhaiterois que ce que j'ay mangé fût ſur la table, vous feriez bonne chere, & l'honneur* ..... Treve, treve d'honneur, *dit la jeune Demoiſelle*,

nous vous ſommes obligés des mets que vous nous ſouhaitez, mais ils ſont mieux où ils ſont que ſur la table, mangeons toûjours ; noſtre Campagnard voulut repliquer, mais *le bel Eſprit*, en s'aſſoyant luy-meſme ſur le coin d'un banc, luy ferma la bouche, tout le monde ſe mit à manger. Je ne vous diray point tous les diſcours plaiſans dont noſtre campagnard nous entretint pendant le repas ; tout ce que nous remarquâmes de plus en luy, ce fut l'attention qu'il ſe donnoit pour avoir une propreté qui luy déroba la moitié des morceaux qu'il auroit pû manger ; la ſimetrie guindée dont il re-

gloit tous les mouvemens de ſes mains & meſme de ſa bouche, me donna plus d'une fois envie de rire; je luy ſervis ſur ſon aſſiette un morceau de ſtocphiche qu'il prit bien proprement, & remit dans le plat, en ajoûtant que ſon aſſiette n'avoit point la galle, & qu'il eſtoit ſaoul; un moment enſuite il demanda à boire, & aprés avoir ſalué toute la compagnie l'un aprés l'autre, avec un ſalut de teſte & de chapeau qu'il adreſſoit à chacun de nous, il but ſon chapeau toûjours à la main, & aprés avoir bû, il fringua ſon verre qu'il fit remplir de vin, & me le preſenta, *diſoit-il*, en revanche du morceau que

je luy avois ſervy ; je ne ſuis que de la campagne, *ajoûta-t'il*, mais je ſçay la civilité du monde, je vas tous les ans à la foire de noſtre Ville.

Malgré tous ces complimens originaux, on ne laiſſoit pas de voir dans la ſuite des diſcours de cet homme, qu'il avoit cependant de l'eſprit. Bref le repas finit, l'excellent vin du Curé étouffa le ſouvenir de nos malheurs, le bois ne manquoit point au foyer, il regnoit dans l'air un degré de froid aſſez raiſonnable pour ſentir toute la douceur du feu ; & pour n'eſtre point incommodé, nous nous miſmes dans une ſituation d'eſprit gaillarde.

Le bel Esprit n'oublia point la proposition que j'avois faite d'inventer un *Roman impromptu* ; nous convinmes de commencer dés le moment mesme ; nostre Campagnard loüa fort l'invention que j'avois trouvée, & fit là-dessus un discours long & embroüillé, où il amena le mieux qu'il put de quoy prouver qu'il avoit du gouſt, & que nous aurions en luy un bon juge. Je crus dans ce verbiage remarquer qu'il avoit envie d'estre de la partie ; & comme il ne pouvoit que la rendre encore plus divertissante par l'originalité avec laquelle il traiteroit son sujet, je luy proposay d'estre des nostres ;

il rejetta mon compliment d'abord avec beaucoup d'humilité ; je repartis, il se rendit enfin avec un air de confiance pour lui-mesme, qui caracteriſe ordinairement les ignorans ; je compris que nôtre petite compagnie se promettoit un plaiſir bien nouveau, de l'addition que le Campagnard feroit à noſtre Hiſtoire ; nous ne perdiſmes point noſtre ſujet de vûë, c'étoit l'amour, & chacun aprés avoir à ſon tour pris un gros bâton qui nous ſervoit de pincettes, & remué des tiſons qui eſtoient bien, je commençay ainſi de l'aveu de tout le monde ; & par droit d'avis, peut-eſtre mon cher aurez vous trouvé trop

long le sujet qui conduit à nostre Histoire, mais le sujet est une petite Histoire aussi ; & comme je n'ay eu dessein que de vous divertir, peu m'a dû importer que ce soit, ou par le sujet, ou par l'Histoire. Revenons au fait, car *le bel Esprit* petille de curiosité de m'entendre entamer matiere, & d'envie de la continuer ; le Campagnard ouvre de grands yeux avec un silence respectueux pourla partie spirituelle à laquelle il est associé ; *la Dame* par des yeux languissans m'annonce qu'elle est impatiente de sentir quelque situation touchante, la jeune Demoiselle montre un empressement vif & naturel,

excité ſans doute par le nom d'amour, dont l'idée la réjoüit, & le vieillard . . . . . & le vieillard tient un verre de vin qui s'échauffe entre ſes mains, commençons de peur qu'il ne s'aigriſſe.

LE ROMAN IMPROMPTU,

OV

LES AVANTVRES du fameux Amandor & de la belle & intrepide Ariobarsane.

IL y avoit à quelques lieuës de Paris un Gentilhomme d'environ trente-cinq ou quarante ans, qui demeuroit dans son Chasteau, prés de ce Chasteau sa demeure estoit celuy d'une veuve à

peu prés du meſme âge ; ces deux voiſins eſtoient amoureux l'un de l'autre. Le voiſinage avoit fait l'union de leurs cœurs, ajoûtés à cela une certaine conformité de ſentimens & de caractere. Le Gentilhomme que je nommeray *Amandor*, avoit eſté prés de trois mois paſſionné de la veuve, ſans qu'il eût oſé hazarder l'aveu de ſa tendreſſe ; un air fier, une délicateſſe infinie qu'il avoit remarquée dans la Dame, l'avoient toûjours retenu.

Il en eſtoit donc au troiſiéme mois de ſon ſecret amoureux, quand un matin s'en allant voir cet objet reſpectable de ſes amours, il le rencontra dans une eſpece de

de petit bois, ou garenne prés de ſon Chaſteau. Cette Dame ſembloit chercher les ſentiers les plus ſombres & les plus épais, pour lire un livre qu'elle tenoit à la main, & dont la lecture ſembloit l'affecter de beaucoup de plaiſir : *Amandor* l'aborda d'un air tendre & craintif: puis-je me flatter, *luy dit-il*, d'une voix humble que vous voudrez bien un moment vous diſtraire de l'occupation où vous eſtes, pour me donner la douceur de voſtre converſation ; ce compliment eſtoit trop reſpectueux pour eſtre rebuté, auſſi n'eut-il pas un ſi mauvais ſort. Quelque agrément que je trouve à lire, j'y renonce avec plai-

ſir, pour avoir celuy de m'entretenir avec vous, *répondit-elle*. Aprés ces mots, Amandor luy demanda quel eſtoit le livre qu'elle liſoit ? c'eſt un Roman, *dit-elle*, dont les Amans ont des ſentimens qui me charment. Ah ! que l'amour eſt aimable de la maniere dont ils le faiſoient. J'avouë qu'une femme ſeroit trop heureuſe, ſi elle inſpiroit une tendreſſe du caractere de celles dont ils eſtoient remplis, que de précautions pour éviter de manquer de reſpect, que d'aveus arrachez par un excés de langueur, que de timidité ; ils n'ont pas pluſtoſt dit qu'ils aiment, qu'ils ſe croïent perdus & coupables, ils ſe

condamnent à la mort, ils vont la chercher dans un exil éternel, si l'on ne les retient ; mais ce sont de nobles criminels, qui au milieu de la crainte, conservent une juste fierté digne d'accompagner leur crime, si leur aveu ne déplaist absolument pas ; s'il touche, que de raviſſemens! que d'extaſes d'innocentes careſſes! Ah ! Monſieur, vous m'en voyez encore toute penetrée, le ſiecle eſt corrompu, on ne vit plus comme autrefois, la plus noble paſſion aujourd'huy n'eſt qu'une bagatelle, les Amans ſont effrontez, les Dames ont perdu leur pouvoir, & elles n'ont conſervé que le droit

d'enflamer, sans avoir comme autrefois celuy de commander aux cœurs, & d'être l'arbitre de la fortune, & de la destinée de leurs Amans. Non, non Madame, *luy répondit vivement Amandor*, il en est encore à qui la corruption du siecle n'a point ravy ce droit : ce que vous me dites est-il bien possible ? *repartit la Dame d'un air embarassé* : (car j'ay oublié de vous dire qu'elle avoit un secret penchant pour le Gentilhomme ;) quoy ! vous connoissez des Dames dont le pouvoir égale celuy de ces fameuses Amantes sur leurs Amans, seriez-vous vous mesme au nombre de ceux qui leur sont sujets, parlez

Monſieur. Je n'ay point dit Madame, *repartit Amandor*, que j'ay connu pluſieurs de ces Maîtreſſes abſoluës ; mais vous vous connoiſſez bien peu, ſi vous doutez qu'il y en ait encore : Il rougit en diſant ces mots, & ne continua pas ; LaDame que j'appelleray *Felicie*, fut quelque temps ſans répondre, & puis prononçant ces mots avec une lenteur grave & ſage ; elle repartit ; je ne ſouhaite d'eſtre telle que vous dites à l'égard de perſonne ; & quand par un accident où ma volonté n'auroit aucune part, il ſe trouveroit effectivement quelqu'un d'aſſez hardy pour le ſentir, & me le dire, je ſçaurois par

une juſte fierté lui faire comprendre que je n'admire la paſſion de l'Amant le plus aimable, que quand ſon reſpect s'enſevelit dans le ſilence; voilà le trait qui me touche le plus dans ceux dont je lis les avantures. Leurs Maîtreſſes, *répondit Amandor*, ont-elles toûjours ignoré leur amour, & le ſilence le plus reſpectueux n'a-t-il pas ſon terme, non, *dit-elle*, c'eſt à l'excés de l'amour à n'en point mettre. Helas! puiſque cela eſt ainſi, *repartit triſtement Amandor*, je n'auray jamais l'avantage de me condamner à un exil éternel, & de m'avoüer envers vous coupable du plus beau, & du plus noble crime qu'ait

jamais commis le cœur d'un Amant.

Que Felicie fut interieurement charmée d'entendre parler ainſi Amandor ! ſon cœur depuis long-temps ſe nourriſſoit de ſentimens puiſez dans le Roman. Le timide Amandor meſme ne luy avoit plu que par la conformité de ſon gouſt au ſien, *Felicie* n'avoit point ignoré qu'il l'aimoit, & elle avoit cedé au penchant qui luy parloit pour luy ; d'autant plus volontiers, que la peinture qu'elle s'eſtoit toûjours faite de l'amour, eſtoit d'accord avec celuy de ce Gentilhomme ; interieurement meſme elle s'eſtoit ſouvent flattée de l'eſperance de reſſembler

dans les effets de la passion qu'elle avoit inspirée, à ces antiques beautés dont elle devoroit les avantures. La maniere dont Amandor venoit de luy déclarer son amour luy paroissoit si belle, si proportionnée à toutes les idées de respect, de timidité, de noble hardiesse avanturiere, qu'elle regarda secretement ce moment comme un présage d'avanture, pour le moins aussi intereſſante, que toutes celles qu'elle lisoit. Dés l'instant son âge, le gouſt du siécle, sa fortune bornée, tout disparut à ses yeux; elle ne vit dans Amandor qu'un Amant de la plus haute espece, & dans elle-mesme, que le noble sujet

jet desormais d'une passion d'éclat, dont les commencemens annonçoient quelle en devoit estre la fin.

Vous attendez sans doute impatiemment la réponse qu'elle fit à la declaration d'amour d'Amandor; mais il falloit vous mettre au fait du caractere de son esprit, pour que vous goûtiez dans les suites toutes ses reparties.

Je ne sçay, *répondit-elle au discours d'Amandor*, ce qui a pû m'attirer de vostre part un compliment aussi hardy; sans doute l'exil dont vous parlez devroit estre le prix dont il faudroit payer vostre temerité: mais, croyez-moy, condamnez-vous y le premier, sans attendre que ma

colere vous y engage. Eh ! bien, Madame, *dit l'Amant qui n'esperoit pas de plus douce réponse*, hé ! bien, vous serez contente ; je mérite sans doute le mépris que vous faites de ma flamme, en ne daignant seulement pas la punir de vostre colere ; mais vous avoüerez par la maniere dont je m'en punirai moi-même, que jamais cœur ne fut plus digne d'aimer que le mien, puisque je n'oublieray rien pour me rendre aussi malheureux que je mérite de l'estre, aprés vous avoir déplû.

Aprés ces mots Amandor quitta brusquement Felicie, qui n'attendoit plus que cette repartie, pour avoir le

plaisir de comparer le gouſt de cet aveu à celuy des Romans qu'elle avoit lûs ; rien n'y manquoit effectivement : Césarion reſſuſcité n'eut pas mieux déclaré ſon feu, la déclaration eſtoit ſuivie du baniſſement. Amandor ne s'eſtoit point démenti, il avoit ſoûtenu le malheur d'eſtre mal receu en homme digne de tenir place parmy les Heros d'amour les plus celebres, & d'oreſnavant Felicie pouvoit marcher de pair avec l'illuſtre Cleopatre même : cependant Amandor s'eſtoit retiré, pour aparemment ne pas revenir ſitoſt. Ce Gentil-homme eſtoit mille fois plus enchanté de la cruauté de Felicie, qu'un

Amant ordinaire ne l'eſt de la douceur de ſa Maîtreſſe. Il y avoit plus de dix ans, auſſi-bien que cette Veuve, qu'il paſſoit ſon tems à chercher des Romans & à les lire : la conformité du caractere de Felicie avec le ſien, l'avoit tout d'un coup déterminé à l'aimer ; il s'étoit fort bien apperçû qu'elle avoit démeſlé ſon amour dans ſes actions, & l'indifference qu'elle avoit affecté là-deſſus, n'avoit ſervi qu'à l'engager davantage, par le plaiſir qu'il ſentoit d'aimer une perſonne dont les manieres avoient tant de rapport à celles des Héroïnes de ſes Romans.

Cependant, le voilà diſ-

gracié, le voilà dans une situation égale à tant d'illustres criminels, dont la tendre audace avoit esté punie comme la sienne : Felicie est irritée,& ce courroux de fierté est pour ce Gentil-homme une source de plaisirs inexprimables.

Felicie de son costé, l'aimable Felicie gémit en secret de la cruauté d'un devoir qui l'oblige à desespérer un Amant qu'elle adore ; son cœur gonflé de soupirs, se reproche une barbarie, qui cependant a des charmes pour elle ; il fuit, disoit-elle, Amandor est résolu de m'éviter. Cruel devoir ! pourquoy t'opposes-tu au doux penchant dont mon

cœur eſt prévenu pour luy? Hélas! ce devoir, tout cruel qu'il eſt, eſt pour elle un tyran charmant.

Amandor médite déja d'abandonner ſon Chaſteau, les commoditez de ſa baſſecour, ſon labourage, la chaſſe, les liévres, les perdrix, ces aimables mets n'ont pour luy plus d'appas, Amandor deſormais n'eſt plus qu'un miſerable Chevalier qui va devenir le joüet du ſort le plus affreux; il manquoit à la régularité de ſa flamme un Confident, dans le ſein duquel il puiſſe répandre les larmes que ſes yeux verſeront. Il jette la vûë ſur le fils d'un riche Payſan du Village prochain.

ce jeune homme estoit âgé de vingt-deux ans ; il avoit assisté à toutes les lectures des Romans d'Amandor, & son cerveau disposé à recevoir le poison contagieux de ces lectures, estoit monté à un degré de folie suffisant pour le rendre digne du choix qu'on va faire de luy. Cette folie à la verité n'estoit pas aussi rafinée que celle d'Amandor ; l'impression qu'il en avoit reçûë, estoit proportionnée à la grossierté de son éducation ; il en avoit l'extravagance, sans en avoir la délicatesse ; mais qu'importe dans un siécle aussi ingrat que le nostre pour ces sortes de sujets ; Amandor estoit encore trop heureux d'en ren-

contrer un tel que *Pierrot*, qui estoit le nom du Payſan.

Pierrot arriva dans le tems que ce Gentilhomme alloit l'envoyer chercher : quelques larmes qui couloient des yeux du malheureux Amandor, quelques ſoupirs qui luy échapoient, annoncerent à Pierrot que ce Gentilhomme avoit du chagrin. Helas ! Monſieur, qu'avez vous donc, *dit ce Payſan en l'abordant*, & d'un air à demy digne des anciens confidens, vous pleurez comme Artame, il me ſemble le voir, je liſois tantoſt le livre qui parle de luy. Pendant que vous pleurez, venez vous mettre au pied d'un chaiſne,

je m'assoyeray auprés de vous, & vous me conterez vos chagrins: car voilà comme il estoit & son confident aussi; Amandor sans luy répondre que par un profond soupir, marche nonchalament, traverse sa basse-cour, & va s'asseoir aux pieds d'un noyer, qui estoit auprés du Chasteau; Pierrot le suit sans rien dire, & se met à ses pieds quand il est assis.

Le malheur de cet Amant pouvoit-il estre mieux allegé que par de pareilles circonstances; en cette posture, il redouble ses soupirs, il leve souvent les yeux au Ciel; & Pierrot pour luy marquer la part qu'il prend à ses chagrins, l'imite dans ses ge-

missemens par des plaintes de gozier les plus touchantes.

Cependant ce confident exact s'aperçoit que c'est assez soupirer, trop est trop, *dit-il au triste Amandor*, il est heure de parler maintenant, racontez moy vostre Histoire. O! Ciel que je suis à plaindre, *s'écrie Amandor à ce discours*. Je suis persuadé, *repliqua Pierrot*, que vous ne l'estes point encore autant qu'Artame; car quand il pleuroit aux pieds du chaisne, il est dit qu'il y avoit deux jours qu'il n'avoit mis bien de Dieu entre ses dents, & c'est encore une grande consolation pour vous que d'estre auprés d'une basse-

cour bien fournie qui vous appartient. O ! Ciel que me dis-tu là, *répondit Amandor* ? Oh ! Monsieur je n'avance rien qui ne soit vray, *dit Pierrot*, & j'ay le livre sur moy ; Ce n'est point là ce dont je parle, *répartit Amandor*, je ne songe plus à soutenir une vie infortunée, que la cruauté de Felicie me condamne à finir. Ah ! l'ingrate, *s'écria Pierrot*, j'aurois toûjours juré qu'elle vous joüeroit d'un tour, elle ressemble à Cleopatre comme deux goutes d'eau ; j'ay deviné que vous en teniez pour elle, & j'ay préveu dés lors, que quelque jour vous seriez obligé de courir le Pays pour elle ; mais contez moy com-

ment voſtre malheur eſt arrivé.

Aprés ces mots, Amandor fit un recit exact de la maniere dont il avoit rencontré Felicie, & du jour qu'il avoit pris, pour luy declarer ſa flâme. Oh. Oh! *dit alors Pierrot*, je ne m'étonne plus de vous voir ſi contriſté; elle a lû les Romans comme nous, & je gagerois que vous avez eſté receu comme un mâtin dans un jeu de quilles; vous n'avez plus qu'à graiſſer vos bottes, & moy les miennes auſſi, car j'aime Perette ſa fille de chambre: la malicieuſe le voit bien, mais elle a toûjours eſté plus fiere avec moy qu'un coq, & j'at-

tendois que nous allassions ensemble abbatre des pommes, pour luy declarer ma maladie : cela vaut fait cependant, & puisque vous avez vostre congé, je m'en vais chercher le mien ; attendez-moy là, je brusle d'avoir le plaisir de pouvoir pleurer aussi-bien que vous. Ah Pierrot, Pierrot ! qu'as-tu fait ? il faudra quitter nos dindons.

Quand Pierrot eut prononcé ce discours : Viens, suis-moy, *luy dit Amandor en se relevant*, ta résolution m'en inspire une que rien n'est capable d'arrester ; je m'en vais trouver Felicie, luy jurer encore un amour éternel, & luy dire un der-

nier adieu. Oh ! Monsieur, vous allez trop vîte, *repartit Pierrot*, il faut luy laisser le temps d'oublier le mal que vous luy avez fait ; vous gasteriez tout si vous la revoyiez pendant qu'elle est toute fraîche fâchée, elle ne pourroit pas en conscience vous pardonner vostre arrogance ; car vous sçavez que cela va comme cela, si vous voulez vous en ressouvenir. Il y a amour & amour. Tu as raison, *mon cher Bresis*, répondit Amandor, la vivacité de mon amour m'éloignoit du respect que je dois au courroux de Felicie. Oh ! parguienne que vous me mettez de joye au cœur, *repliqua Pierrot*, quand vous

me changez mon nom, mon cher Breſis. Ah ! Monſieur, que ne ſommes-nous tous deux à courir les foreſts comme des ſauvages ? que j'aurois de plaiſir à m'entendre dire : *Viens icy*, *Breſis*. Mais à propos, puiſque vous me débaptiſez, il ne vous en coûtera pas davantage de me donner un autre nom : *Breſis*, ce nom-là ne me plaiſt pas, cela eſt trop ſec, outre cela Breſis eſtoit indifferent, & je ſuis amoureux ; appellez-moy pluſtoſt *Timane*, j'ay toûjours eu de l'inclination pour l'honneſte Ecuyer qui a porté ce nom. Eh bien ! mon cher Timane, remettons donc à demain, *dit Amandor*, & laiſſe-moy

maintenant m'abandonner à mes inquietudes. C'eſt bien dit, *repliqua Timane*, vous agiſſez en honneſte Chevalier ; il ſemble morbleu que vous ayez ſucé le lait de leur nourice : mais vous n'eſtes pas aſſez à l'ombre au pied de cet arbre, entrez dans la garenne, & allez vous aſſeoir auprés du grand haître, je vais vous y joindre en poſture décente, & quand j'auray mangé mon écuellée de ſoupe, j'iray vîtement fâcher Perette contre moy ; mais parguienne je la débaptiſerai comme vous venez de me faire.

Aprés ces mots, Pierrot metamorphoſé en Timane, s'en alla dans le Chaſteau du

du Gentilhomme ; il n'y avoit point chez *Amandor* assez de Domestiques pour luy crier des *qui va là*, ni pour luy demander raison de ce qu'il vouloit : outre cela, on estoit accoûtumé à le voir avec le maistre ; il entra dans l'écurie, en détacha deux maigres chevaux, dont l'un étoit une jument, qu'un petit poulain suivoit en cabriolant ; & l'autre, un petit cheval étique qui figuroit fort bien celuy de l'Apocalipse ; il monta sur le dernier, & mena la jument par la bride dans la garenne, où rêvoit *Amandor* ; le poulain qui suivoit sa mere, luy parut cependant de trop ; il ne se souvenoit pas d'avoir lû

nulle part, que jamais poulain eût esté de moitié dans les avantures des Chevaliers amoureux ; mais il passa par dessus cette reflexion dans la pensée qu'apparament l'Historien n'avoit point esté s'amuser à remarquer une si petite bagatelle.

Amandor estoit si profondement enfonçé dans la resverie, qu'il ne vit point son Ecuyer monté sur son cheval ; mais le petit poulain qui rüoit & qui sautoit autour de sa mere, le tira de sa melancholie en venant le fleurer auprés de l'oreille ; Amandor pensif & distrait eut peur, & fit un cry en se levant avec précipitation ; le prévoyant Escuyer descen-

dit de cheval alors, & presenta la jument à son maître qui ne pouvoit deviner où tendoit cette saillie; voilà vostre jument que je vous amene, *luy dit-il*, son petit poulain l'a voulu suivre; mais n'importe, allez, allez, Ariobarsane, Coriolan, & tant d'autres avoient peut-estre aussi-bien que vous des poulains à leurs trousses: car où il y a des jumens, il y a des poulains; où il y a des meres, il y a des enfans; mais Timane, *répondit Amandor*, qui se ressouvenoit avec chagrin du cry qu'il avoit fait, & qui estoit fâché d'estre sorty par une indigne frayeur de l'intrepidité de ceux qu'il imitoit; mais, que prétendez

vous faire de ces chevaux? Seigneur Amandor, *lui répondit Timane*, je les ay amenez icy, afin que vous resviez comme il faut qu'un homme comme vous reſve dans une Foreſt; s'il paſſoit icy quelque Chevalier amoureux, il vous prendroit pour un vray Roturier, d'eſtre auprés d'un arbre, démonté; il croiroit peut-eſtre que vous allez à pied comme un chat maigre, & cela feroit tort à voſtre maiſtreſſe: attachés donc bien proprement la bride de voſtre cheval à l'arbre, auprés duquel vous repoſez, afin que vous gemiſſiez dans les formes; il fait beau voir un cordonnier ſans cuir, un Chevalier ſans ſa

jument ou son cheval ; & moy je m'en vais me mettre un peu loin de vous par respect, comme je le dois da, & je vous regarderay faire.

Cette imagination de Timane parut assez sage à Amandor ; il s'étonna mesme de n'y avoir pas songé comme luy, & prenant la bride de la jument, il se préparoit à l'attacher à l'arbre, quand Timane l'arrêtant tout d'un coup par le bras ; Attendez, attendez, Seigneur, *dit-il*, il me vient un scrupule pour vous ; c'est que vous attachez vostre cheval à l'arbre sans avoir monté dessus, marguienne s'il m'en souvient, les autres descendoient de

cheval, & puis l'attachoient aprés; voyez-vous, une charette ne va pas sans rouë; quand on fait un ragoust, il faut y mettre de tout. C'a montez, que je vous tienne l'étrier (car c'est là ma charge); je ne la voudrois pas changer pour la charge de nostre maltotier. O! Ciel, *dit alors Amandor sans repliquer à son Ecuyer*; Charmante, mais cruelle Felicie, que vous jettez mon esprit dans un grand désordre. Oh! dame si elle sçavoit que son amoureux attache sa jument à un arbre sans avoir monté dessus, *dit Timane*, elle ne le regarderoit pas plus que ses vieux souliers.

Cela dit, Amandor mon-

ta à cheval, Timane le chapeau à la main tenoit l'étrier ; dés qu'il fut sur la selle, descendez à cette heure, *luy dit-il*, vous pouvez resver dix mille ans sans qu'on puisse vous dire le moindre mot ; laisse moy Timane, *dit Amandor*, & éloigne toy un peu. Aprés ces mots, Amandor enfonça son chapeau, & prit une route qui conduisoit dans le plus épais de la Garenne ; Timane voyant son maistre marcher, courut vitement délier la bride de son cheval pour le suivre ; son maistre cependant s'éloignoit toûjours. Oh ! morbleu le voilà qui marche, *dit-il en grondant*, & je ne suis pas derriere luy ; en pronon-

çant ces mots, il tâchoit de monter à cheval ; mais le courſier quinteux ſecouant la teſte de chagrin, de ce qu'on l'arrachoit à des feüilles qu'il mangeoit, ſe tournoit toûjours de maniere, que l'empreſſé Timane ne pouvoit parvenir à mettre le cul ſur la ſelle ; peſte ſoit de la chienne de beſte, *diſoit-il*, cela n'a pas l'eſprit de ſçavoir comme moy qu'il faut ſuivre la jument de mon maiſtre : Pourquoy les Ecuyers n'ont-ils pas laiſſé le ſecret d'apprendre aux chevaux, tout le manege neceſſaire à l'amour. Morbleu, je ne vois plus Amandor. Ah ! m'y voilà à moitié. En diſant ces mots, il eſtoit effe-

ctivement

ctivement monté à moitié; mais il ne pouvoit entierement paſſer ſa jambe pardeſſus la ſelle, le cheval marchoit toûjours d'un pas de trot qui ſecoüoit fortement le malheureux Ecuyer, bien mal nommé dans cette occaſion.

Cependant il avoit peur de tomber: Ahi, ahi, *s'écria-t-il.* Oh! Seigneur Amandor! au ſecours, attendez un moment; mais Amandor étoit bien occupé d'une autre avanture. Dans l'épaiſſeur de la Garenne, où ſon chemin l'avoit conduit, Felicie elle-même s'offrit à ſes yeux prévenuë de l'amour le plus tendre pour Amandor, qui venoit de luy déclarer le

ſien il n'y avoit que deux heures ; elle avoit en ſe promenant rencontré *Perette* ſa femme de chambre, à qui elle avoit raconté toute ſon avanture avec Amandor, la fierté cruelle dont elle avoit mortifié l'aveu de ſa paſſion, & la contrainte barbare qu'elle s'eſtoit impoſée à elle meſme, pour cacher à ſon vainqueur la victoire qu'il remportoit ſur ſon cœur : cette confidente, (je veux dire Perette, à qui le commerce actuel qu'elle avoit avec ſa maiſtreſſe, & la lecture frequente des Romans avoient inſpiré des impreſſions à peu prés du genre de celles de Timane, mais un peu plus adoucies) avoit

calmé l'agitation de Felicie le mieux qu'elle avoit pû. *Helas! luy avoit elle dit*, nôtre Demoiſelle, c'eſt un cruel mal que d'aimer; mais il ne falloit pas tant déſeſperer vôtre Chevalier; eſperés cependant, il ne ſera pas aſſez beneſt pour partir comme un muet ſans rien dire, & peut-eſtre alors voſtre cœur ſe laiſſera-t-il aller; de pareils diſcours avoient eſté long-temps l'allegement que Perette avoit apporté à la déſolation de la triſte Felicie.

Elles avoient toutes deux traverſé l'endroit où elles eſtoient, & leur chemin inſenſiblement les avoit conduit dans le lieu le plus touffu

de la Garenne d'Amandor.

La douleur de Felicie à la vûë de ces lieux ſombres n'avoit fait que croiſtre ; la ſolitude réveille l'amour & l'augmente : cet endroit étoit trop convenable à la paſſion d'une Dame de l'eſpece de Felicie, pour en ſortir ſans l'honorer de quelque marque de la ſituation de ſon eſprit.

Perette ſur qui ce lieu faiſoit à peu prés le même effet, conſeilla à Felicie de s'y repoſer ; on choiſit un gros arbre & épais, au pied duquel Felicie ſe plaça. Perette, cette confidente digne de remplacer celle de Clelie même, (s'il eût eſté poſſible) s'aſſit auprés de ſa Maiſtreſſe, à qui les ſoûpirs coupoient l'uſage

de la voix ; elle luy fait reposer sa teste sur elle, & d'un mouchoir qui peut-estre ne se trouva pas assortissant à la noblesse de la situation, essuya les larmes qui couloient des beaux yeux de Felicie ; beaux yeux dont quelques années de trop diminuoient à la verité l'éclat & la vivacité, mais à qui l'avantage de pleurer si noblement remplaçoit bien tous les appas qu'un âge envieux & un peu trop avancé s'efforçoit d'effacer.

La posture de Felicie fut mise à profit, comme la moindre de ses démarches. Il faloit que tout entrât dans le caractere de sa passion ; aprés avoir bien soupiré, &

que la confidente eut suffisamment essuyé ses beaux yeux, elle crût qu'il estoit temps, pour consommer la situation, de s'abandonner à un sommeil que son abattement devoit exciter.

Je ne vous diray pas au juste si ce sommeil fut naturel; peut-estre que les yeux d'une héroïne d'amour sont stylez à concourir à tout ce qui peut composer un goust complet de noble tendresse.

C'estoit dans cet estat que reposoit Felicie, quand Amandor, que son cheval & son inquietude de concert conduisoient à l'avanture, rencontra cette aimable personne. Est-ce bien la Souveraine de mon ame, qui m'a-

paroît ici ? *s'écria-t-il alors* : O Ciel, que tu ſçais d'une maniere toute extraordinaire enchaîner les plaiſirs aux malheurs ! Aprés ce peu de mots dignes de l'agreable ſurpriſe où il ſe trouvoit, il avança aprés avoir mis pied à terre. Perette ſur les genoux de laquelle repoſoit Felicie, fit un cry qui réveilla ſa maiſtreſſe aſſoupie. Amandor eſtoit déja aux genoux de cette cruelle Dame, quand elle ouvrit les yeux. Grands dieux ! je vous rencontre, adorable Felicie ; quand mon deſeſpoir m'éloigne des lieux où vous eſtes, *dit-il*, (car le petit trajet qu'il avoit fait à cheval ſe préſenta deſlors à ſon

eſprit comme une fuite méditée.) Hélas! que vous me puniſſez bien ſeverement de l'innocent accident qui fait que je trouble voſtre repos! Ah! Seigneur, *répondit Felicie à demi pâmée d'une émotion que luy inſpiroit une ſituation ſi bien & ſi naturellement amenée*, ne cherchez point à le troubler davantage, ce repos que je ne dois peut-eſtre qu'à mille inquietudes: que venez-vous chercher icy? J'ay crû qu'un ſilence éternel, & que voſtre éloignement m'épargneroient le trouble où vous me jettez à preſent, laiſſez-moy. Oüy, ma Princeſſe, je vous fuiray, puiſque vous me l'ordonnez, *répondit Amandor*; mais avant

cette funeſte fuite, laiſſez-moy la douceur de vous montrer encore une fois combien mon cœur vous adore, ou pluſtoſt, ſans vous en fier à une fuite que mon cœur peut retracter à tout moment, percez vous-même de ce fer (car il avoit ſon épée) ce cœur dont l'amour vous déplaiſt & vous outrage. Ah! Seigneur, tant de tendreſſe m'épouvante, *repartit Felicie*, je ne hay point aſſez ce cœur pour.... Elle s'arreſta aprés ces mots; une rougeur qui ſe répandit ſur ſon viſage acheva le ſens de ce qu'elle vouloit dire, mieux que ſes paroles ne l'auroient fait.

Pendant cette converſa-

tion ſi tendre, Timane ce maladroit Ecuyer galopoît au-travers de la la garenne, ſans avoir pû réuſſir à paſſer tout-à-fait ſa jambe pardeſſus la croupe de ſon cheval; ce courſier mal mené, (car Timane tenoit la bride) reniſloit, ruoit en ſecoüant la teſte, & dans ſon galop cahotant offroit aux branches d'arbres les cheveux de l'Ecuyer à démêler; ſon chapeau eſtoit tombé de deſſus ſa teſte; ſes cheveux heriſſez ajoûtoient encore une certaine horreur comique à la laideur de ſon viſage, dont la bouche ouverte aux cris faiſoit un portrait effrayant. Aprés avoir bien couru deçà & delà, enfin le cheval con-

duisit le malheureux Timane dans l'endroit où se passoit la scene amoureuse. Timane aperçût son Maistre le premier, à qui il cria d'arrêter son maudit cheval ; mais à la vûë de celuy d'Amandor il s'arresta de luy-même, & fit cesser les hurlemens de l'Ecuyer : il descendit donc, & s'apercevant que Felicie & Perette étoient avec son Maistre ; Oh ! oh ! *leur dit-il*, d'un grand sens froid : Et vous voilà toutes deux, allez-vous comme nous vous mettre en route ? mon cheval a bien fait de s'arrester icy, cela m'épargnera la peine de vous aller trouver, DemoisellePerette, qui maintenant aurez nom

Dina, de même que j'ay changé le nom de Pierrot en celuy de *Timane*, & le tout pour vous plaire. C'eſt ce que je vous apprends, & ce que vous avez eu la malice de ne vouloir pas deviner ; car mes yeux depuis trois mois vous ont dit de quoy remplir une main de papier : Je m'attendois bien que vous ne feriez ſemblant de rien, & c'eſt fort bien fait à vous, mais enfin l'occaſion rend larron ; me voilà dans vos mauvaiſes graces : mais parguienne, tout coup vaille, je m'en moque, puiſque je vous aime & que vous le ſçavez tout comme moy ; s'il ne faut que pleurer, courir la pretantaine avec Monſei-

gneur Amandor, vous n'avez qu'à dire, nous partirons tous deux pour le bout du monde ; & quand nous ne pourrons plus passer, nous reviendrons vous voir, *dame viendra la rose aprés l'épine.* Mademoiselle Perette surnommée Dina, alloit répondre au tendre aveu de Timane, quand Amandor regardant cet Ecuyer d'un air de mépris: Apprenez Timane, *luy dit-il*, que vous choisissez mal vostre temps & le lieu pour déclarer vôtre passion à Dina, cette prudente confidente en conviendra, songez à vous corriger. Je vous demande excuse, *repartit Timane*: Venez-çà, *continua-t-il en tirant assez ru-*

dement Dina par la manche, allons nous mettre auprés des chevaux pour me prononcer ma ſentence. Marguienne je trépigne de joye d'eſtre banni de voſtre préſence, agreable Dina, tant je vous aime : O que je vais pouſſer de ſoûpirs en voſtre honneur & gloire ! que je vais faire trotter mon peſte de cheval ! allons vîte, répondez pour me couper le chiflet. Dame, *repartit Dina*, je vous trouve bien effronté, Timane, puiſqu'ainſi eſt, d'oſer à ma barbe, à mon nez, me dire que vous m'aimez ? Bon, *s'écria l'Ecuyer*, voilà qui va bon train, je verray le bout du monde. Sçachez, Timane, *continua*

Dina, que vous m'offenſez. Je le fais exprés, *repartit l'Ecuyer*; dame je ſerois bien fâché de vous faire plaiſir, continuez. C'eſt donc pour vous dire, *repliqua Dina*, que vous alliez ailleurs porter voſtre face, que je ne la veux plus voir. Oh! palſanguienne, *répondit l'Ecuyer*, il faudra que vous ayez de bonnes lunettes d'approches, ſi vous la voyez d'où elle ſera; mais quelque jour.... Sortez de ma préſence & ne me repliquez pas, *ajoûta la confidente*. Cela n'en eſt pas, *dit Timane*, je dois toûjours parler, & vous vous taire, & vous en aller, & puis aprés cela je fuiray comme ſi j'avois le feu, je ne veux pas dire où.

Puiſque cela eſt comme cela, *répondit Dina*, je m'en vais donc rejoindre Felicie ; j'ay crû que c'eſtoit à toy à te retirer : mais Timane écoûtes donc, ne vas pas faire le ſot, & t'en aller ſans m'en avertir, car je t'aime dans le fond, & tout ce que nous faiſons là, tu ſçais bien que ce n'eſt que pour la frime : Je te hay à preſent, & lorſque tu viendras me dire adieu, tu verras comme je pâmeray d'amour. Adieu, bon voyage.

Quand Dina eut finy ce diſcours, elle retourna vers ſa maîtreſſe, dont le cœur ſe diſtiloit en tendreſſe avec celuy d'Amandor ; rien eſt-il plus doux que de s'entendre dire qu'on nous aime ; quand

quand ce plaisir succede à la crainte d'être haï, jamais Amant ne le ressentit plus vivement qu'Amandor ; il étoit transporté d'une joye, que tout son cœur à peine pouvoit contenir ; Felicie d'une langueur modeste, moderoit de temps en temps la vivacité de ses mouvemens. Cet Amant quelquefois luy saisissoit ses belles mains, dont il ne détachoit sa bouche amoureuse, que quand une exacte pudeur avertissoit Felicie de la retirer ; ces tendres caresses écarterent apparemment un peu le respect ; je dis respect, qui cependant fut toûjours regi dans ces vives saillies, s'emporta jusqu'à nôtre Amant

porter la main au venerable corſet de Felicie, & juſqu'à le baiſer d'une ardeur indiſcrete.

Quel attentat. O Ciel ! malheureux Amandor. Helas ! cette action doit être la ſource d'une infinité de malheurs : A cette audace, Felicie rougit de honte & de courroux, ſes yeux ſe couvrirent d'un nuage qui préſage le tonnere dont elle va accabler ſon malheureux, mais coupable Amant ; les roſes un peu foüetées de ſon teint, l'incarnat de ſa bouche, dont la beauté n'eſt alterée que par un peu de grandeur, ſe fanent & font place à l'air pâle qu'amene la colere ; quand une extrême rou-

geur a eu ſon tour, elle ſe leve, & jettant ſur Amandor des regards capables de porter la terreur juſques dans le cœur de Mars même : Impudent, *luy dit-elle*, éloignez-vous pour jamais de moy, puiſque ma bonté a enhardy voſtre âme juſqu'à me faire une inſulte ; cette facile bonté ſe change déſormais en haîne éternelle contre vous ; & pour te prouver temeraire, combien l'action que tu viens de faire irrite mon cœur ; c'eſt que ſans m'en fier, comme tu m'as dit, à un éloignement de ta part, que ton impudence & ton peu de reſpect interromproient bien-toſt, je fuiray moi-même des lieux où

tu ſeras : adieu, tu n'as que faire de me répondre.

Que devint l'audacieux Amandor aprés ces paroles, jamais la femme du Pot au Lait ne fut plus étonnée du maudit accident qui renverſoit les projets de ſa fortune ; jamais Plaideur ne fut plus ſurpris de trouver ſa bourſe vuide aprés dix ans de procés, dont le dernier jour eſt égal au premier ; jamais enfin Fondeur de cloches ne reſta plus ſot de voir couler & répandre ſa fonte ; il n'eut pas la force de repliquer d'abord, Felicie marchoit déja pour s'en aller ; mais quand il vit qu'il alloit la perdre, cette penſée luy rendit un peu ſa pre-

sence d'esprit ; il courut tremblant arrêter la fuyarde par sa robe ; mais Felicie se retournant encore avec plus de courroux qu'elle n'en avoit jamais montré, n'augmente point ton crime, *luy dit-elle*, par une importunité que j'abhore ; & si ton cœur aprés ce que tu viens de faire est capable de m'aimer encore, épargne moy par amour la honte & le chagrin de te voir.

Aprés ces mots, elle luy tourna rigoureusement le dos ; Amandor s'étoit jetté à genoux, il y demeura comme immobile, ses yeux seuls joüoient de la prunelle ; mais d'une maniere qui prouvoit qu'ils n'avoient de mouve-

ment, que pour se donner à l'étonnement affreux de voir Felicie fuyante, avec des resolutions aussi funestes que celles qu'elle prenoit ; Timane qui effectivement étoit resté auprés des chevaux, pour observer dés ce moment le congé que luy avoit donné Dina, entendit cependant tout le démesle d'Amandor & de Felicie ; il avoit même apperçû l'action de ce Chevalier, & dés lors il avoit condamné son audace, se ressouvenant fort bien que les livres ne marquoient pas que jamais Amant eût osé toucher au corset de sa maîtresse.

La seconde reprise de courroux de Felicie l'afligea beau-

coup, il eut de la compaſſion pour ſon malheureux maître, parce qu'à vûë de Païs, il voyoit naître de cela mille tourmens, qui ne finiroient peut-eſtre pas ſi toſt ; mais quand il s'apperceut que Dina s'évadoit de ſon côté avec Felicie, & qu'il ne trouveroit ſans doute plus l'occaſion de revenir luy parler, comme il étoit neceſſaire, pour que leur tendreſſe fût dans l'ordre, il courut à elle & l'appella. Eh Eh ! Dina ! parlez donc avant que vous vous en alliez, *dit-il*, ſçachés donc cruelle opiniâtre que je me tuëray peut-eſtre de chagrin de vous avoir déplu par la ſignification de mon amour ; ce n'eſt pas le

tout que de mourir ; apprenez que je feray autant de bruit par monts & par vaux, qu'en feroit un millier de chats qui ſont à leur ſabat ; je retrancheray la moitié de ma pitance à chaque repas, pour devenir maigre & pâle comme un étique, tant qu'à la fin trépas s'en ſuive, & vous ſerez contente & moy auſſi. Ah ! que me dites-vous, petit fripon d'Ecuyer, *répondit Dina*, vrament vous mettez mon cœur dans un grand tracas ; je ne ſçay que dire, ni que faire ; mais ne voyez-vous pas bien que je rougis, & que ma chienne de langue va plus vîte que je ne voudrois, vous pouvez vous en aller quand

il

il vous plaira ; mais si vous m'en croyez nôtre Amant, rien ne vous presse, adieu Timane, je ne puis plus soutenir le regard de vos amoureuses prunelles, j'en ay trop dit, mais on ne peut pas ôter de cela comme d'un morceau de gâteau. Ah ! ma Reine, *s'écria alors Timane*, je ne me sens pas de plaisir, morbleu que cela est bien ! quel charme d'être aimé d'une fille qui parle sans qu'elle sache ce qu'elle dit ! mais Dina voilà mon maître que vôtre maîtresse ne veut plus voir, Felicie s'en va peut être sortir de ces lieux en charette ou sur une mule, Amandor de son côté va se desesperer parmy les

loups dans les foreſts, en attendant que le coup de coûteau qu'il a baillé au cœur de Felicie ſoit refermé. Eh! dame, que feray-je avec luy, ſi nous n'avions pas auſſi querelle enſemble ; approchez Dina, que je vous taſte itou voſtre gentil corſet, & puis aprés cela, plus fiere qu'un Capitaine aux Gardes, vous vous quarerez pour me regarder du haut en bas ; vous me direz que je ſuis un coquin, un inſolent, un dévargondé, aprés vous me tournerez itou le dos comme Felicie, je ſeray étonné, les eſprits me reviendront, je courray aprés vous, je me jetteray à terre, vous vous retournerez pour me traitter

encore comme une voirie, & puis j'auray ma part auſſi-bien qu'Amandor, & pendant qu'il gémira de ſon coſté, je crieray comme un chat qu'on écorche, de l'autre; & voilà le plaiſir de l'amour quand on veut ſe diſtinguer.

A peine Timane eut-il prononcé ce groteſque diſcours, qu'il approcha de Dina, & fit ce qu'il venoit de projeter, ſans qu'elle eût le temps de s'en défendre; Dina en ſe reculant luy donna un coup de poing dans l'eſtomac, qui fit reculer l'audacieux de quatre pas. Ah! ah! noſtre Ecuyer de chat, comme vous y allez! marguenne, je ne ſçay à quoy y tient que je ne vous ar-

rache les yeux ; en galleres, malheureux, & retire-toy, car je t'étrangleray avec ma jartiere. Par la sanguienne, quand tu le ferois, je ne serois pas plus aise que je le suis, *dit Timane*. Dina là-dessus s'en alla ; Timane se mit dans la posture d'un homme étonné, & puis quitta ses sabots (car c'estoit sa chaussure) pour courir aprés elle ; il l'attrapa par son cotillon, qu'il tira comme s'il avoit voulu le déchirer, & puis se jettant à genoux : Hélas ! Dina, ne soyez point tant furieuse, considerez la misere où je suis. Housse, insolent, *repartit Dina en s'en retournant*, vous n'estes qu'un âne d'Ecuyer ; & aprés ce

peu de mots expreſſifs, elle continua ſon chemin.

Mais je m'apperçois, dis-je à la compagnie, qu'il y a bien aſſez long-temps que je parle, l'hiſtoire eſt maintenant aſſez en train; vous avez ri dans quelques endroits, peut-eſtre vous a-t-elle fait un peu de plaiſir, à vous le dé à preſent, Madame. Oh, mon Dieu! *répondit-elle*, mais vrayement l'entrepriſe me paroiſt plus ſerieuſe que je ne penſois, & je vous avouë qu'il faut que vous optiez, ou du comique, ou du grand, car franchement je n'ay point aſſez de capacité pour ſoûtenir la critique que vous venez de faire des amours aparem-

ment romaneſques ; cette critique eſt meſlée ſucceſſivement de ſerieux & de burleſque , n'eſperez point les deux avec moy. Nous prendrons ce que vous nous donnerez , *luy dit le bel Eſprit* , & je ſuis perſuadé que vous inventerez avec aſſez de ſentiment pour nous faire pleurer auſſi agreablement que Monſieur nous a fait rire : Allons , Madame , du beau , du merveilleux , & ſur-tout de ces ſituations tragiques , étonnantes & tendres. Vous ne dites point cela d'un air, *dit-elle* , à me faire eſperer que vous les ſentirez ; mais, n'importe , puiſque c'eſt mon tour , commençons : Voſtre hiſtoire en eſt à la fuite de

Dina qui rejoint aparemment sa Mistresse irritée, Amandor & Timane sont restez tous deux dans la Garenne.

Felicie justement irritée contre Amandor, executa ce dont elle l'avoit menacé; à peine eut-elle quitté ce temeraire Amant, qu'elle songea à s'éloigner d'un lieu où sans doute elle seroit toûjours exposée aux importuns empressemens d'un homme qu'elle ne pouvoit absolument haïr, mais que sa pudeur & les loix de respect qu'il avoit violées devoient luy rendre haïssable. Elle arriva chez elle: là, ses soûpirs retardent d'abord les soins qu'elle va prendre pour s'é-

loigner. O Ciel ! *s'écrie-t-elle cent fois*, à quelle ſorte de chagrin ſuis-je donc reſervée ? j'aimois l'audacieux Amandor, le perfide à force de reſpects artificieux, a ſçû toucher mon ame, & j'ay la honte d'avoir marqué que j'aime, à qui a bien pû s'en rendre indigne ; quoy ! ma tendreſſe & ſon reſpect n'ont pû me garantir de l'inſulte la plus grande que jamais malheureuſe Amante ait ſoufferte ? Ah Ciel ! aprés cette action, étoufe du moins dans mon cœur ce qui me reſte encore de flamme. Ce ſont-là pour quelques momens les triſtes réflexions qui l'occupent ; en vain Dina s'efforce de calmer ſa

douleur, Amandor eſt un criminel que rien ne peut juſtifier, il faut le fuïr: Partons, *dit-elle*, éloignons-nous, je le dois, ma colere l'exige, allons l'entretenir par le ſecours de l'abſence; c'eſt la haine à preſent qui doit eſtre à la place des tendres ſentimens que j'eus pour l'ingrat: mais ce n'eſt pas aſſez que de m'éloigner, je renonce aux habits d'un ſexe qui pourroit encore allumer de temeraires flâmes, je veux priver ma funeſte beauté du droit de plaire aux hommes; non ne t'expoſe plus, malheureuſe Felicie, à donner des impreſſions qui ne tournent qu'à ta confuſion; crains d'exciter un amour, dont

tes Amans te puniſſent ſi cruellement ; c'en eſt fait, Dina, qu'on m'apporte des habits d'hommes, il en eſt icy pluſieurs, prends-en un pour toy, il me tarde de quitter les miens, dont la vûë excite encore mes douleurs. Or, Meſſieurs, je ſuppoſe icy que Felicie eut des habits tout preſts ; & comme Monſieur a dit qu'elle eſtoit veuve, on peut préſumer qu'elle avoit encore toute la défroque du défunt, ſans compter des habits à l'antique dont de pere en fils pouvoit avoir herité ſon mary ; au reſte dans le gouſt du Roman que je traitte, les actions doivent ſe faire avec cette commodité charmante

qui se presentoit aux héros de Roman dans tout ce dont ils avoient besoin. Revenons.

Dina obéit, elle apporta nombre d'habits, dont Felicie choisit celuy qu'elle crût luy convenir le mieux, Dina s'habilla comme elle, deux chevaux aprés furent tirez des Ecuries; elles partirent toutes deux dans ce déguisement.

Felicie d'un air pensif, enfoncée dans la rêverie la plus mélancolique, suivit le premier chemin qui s'offrit. Je laisse la situation d'Amandor à traiter à un autre; ce que je puis dire, c'est qu'il se douta bien que Felicie fuiroit, & qu'il la perdoit pour jamais, ou du moins pour

long-temps : J'ay dit qu'un autre aprés moy nous apprendra ce qu'il devint.

Felicie traversa d'abord pendant trois ou quatre heures de marche un pays assez desert ; quelques Bergers joüant sur leur chalumeau des airs sauvages, furent les seuls qui interrompirent ses inquietudes.

Felicie dans les raisons de son déguisement & dans ce déguisement même, ressembloit trop à nombre d'Amantes dont elle avoit lû les histoires, pour ne pas ressentir tout le plaisir d'une situation qui avoit l'air d'une si grande avanture : d'une seule vûë elle se representa tout ce qu'elle avoit lû de pareil,

la force & le courage paſſerent dans ſon cœur ; & jalouſe d'ajoûter un exemple de ce que peut quelquefois une femme à tous ceux que ſes ſemblables nous ont laiſſez, elle attendit, pour ainſi dire, avec quelque ſorte d'impatience l'occaſion de ſignaler un cœur que les hommes ordinairement ne croyent propre qu'à l'amour.

Ces penſées l'occupoient aſſez agreablement pour balancer par un motif de gloire le chagrin que la hardieſſe de ſon Amant luy inſpiroit, quand fatiguée du voyage & d'inquietude il luy prend envie de deſcendre de cheval pour ſe repoſer un moment ; déja le ſoleil couché

alloit faire place à l'obscurité de la nuit : elle se trouvoit alors dans une espece de valon bordé de deux rochers ; en avançant au pied d'un de ces rochers, l'entrée d'une caverne se présenta à ses yeux ; cette entrée vaste faisoit présumer que la caverne estoit spacieuse ; en examinant de plus prés, elle apperçût des pas d'hommes à la faveur d'un reste de jour.

Il est aisé de s'imaginer que dans sa situation d'esprit courageuse, affamée d'avantures, Felicie ne pouvoit rien rencontrer qui luy parût plus charmant ; aussi le hazard qui l'avoit conduite à cette caverne, sembloit-il

préſager quelque choſe de rare & de ſingulier.

Elle examina long-temps les avenuës de cette caverne ; la maniere dont l'entrée eſtoit formée ne luy parut point un ſimple effet de la nature, & elle conclût qu'abſolument des beſtes féroces n'eſtoient point les hôtes de ce ſombre réduit.

Ce jugement qu'elle porta ne ſervit qu'à l'exciter davantage à ſçavoir par elle-même ce que ce pouvoit eſtre. Elle ordonna à Dina qui avoit changé de nom pour prendre celuy de *Merin* : elle ordonna, dis-je, à Merin, d'attacher leurs chevaux à quelques arbres, & de ſe tenir à l'entrée de la

caverne, pendant qu'elle penetreroit dedans pour mettre à fin une avanture qui luy sembloit digne d'estre le coup d'essay de son courage. Vous ne manquerez pas de penser, *continua la Dame en soûriant*, que cette intrepidité ne pouvoit estre que l'effet de ses folles impressions; je ne chercheray point à justifier son action, mais souvenez-vous que des impressions qui n'inspirent que des vertus, ne devroient passer pour folles dans l'opinion de personne, & que les siecles passez ne les estimoient vertus, que parce que la noblesse, la grandeur d'ame & le courage estoient parmy les hommes aussi ordinaires

dinaires, que le ſont à préſent l'intereſt, l'avarice & la volupté, qui ont inſinué dans les ſentimens des hommes une caractere petit & borné, qui ne ridiculiſe les antiques vertus, que parce qu'elles ne ſont pas ajuſtées à leur petiteſſe; Je ſuis femme, & vous me pardonnerez d'avoir pris le party de Felicie dans une action qui ne me paroiſt blâmable, que parce qu'elle n'eſt plus d'uſage. Felicie ſe détermine donc à penetrer dans la caverne, Merin en occupe l'entrée le ſabre à la main, & avec une fermeté digne du genre de vie qu'il embraſſoit; Felicie marche ayant auſſi le ſabre à la main, une affreuſe

obscurité l'empêche assez long-temps d'examiner quel est l'endroit où il avance ; des cris perçans qu'il entend aprés, (car je le traite en homme dans l'idée du nom *Ariobarsane*, qu'il m'est échapé de vous dire qu'il doit porter à present ;) des cris perçans, dis-je, qu'il entend, ralentissent un peu son ardeur ; il fremit, & son intrepidité cede pour quelques momens à toute l'horreur d'une pareille avanture ; il sent chanceler son courage, & s'animant alors par la noble satisfaction de n'avoir rien à se reprocher, il marche en frappant de son sabre à droit & à gauche.

A mesure qu'il avance, les

cris qu'il entend augmentent ; mais ce ſont des cris affreux à qui les voûtes ou la profondeur de la caverne preſte un ſon qui les rend encore plus épouvantables & plus funeſtes. Un bruit de chaînes frappe auſſi ſes oreilles, l'obſcurité dans laquelle il marche dure toûjours, & rien ne ſe préſente à luy.

Cependant, aprés avoir marché long-temps, une porte qu'il crût d'airain arreſte ſes pas & ſon ſabre ; le bruit qu'il fait en la frappant, eſt ſuivi d'une voix horrible qui s'écrie : *Malheureux qui que tu ſois, que viens-tu chercher dans ces lieux ?* J'y viens, *répondit Ariobarſane*, éprouver mon courage, &

contre toy, si tu merites par tes forfaits ma noble fureur, & contre tous tes infames compagnons qui causent apparemment les malheurs & tous les gémissemens de ceux dont les cris pitoyables se font entendre.

A ces mots qu'*Ariobarsane* prononçe, son courage devient plus ferme que jamais, l'horreur de l'avanture est pour son cœur une raison de plus d'intrepité, sa réponse même à l'inconnu qui luy parle, porte avec elle un caractere de merveilleux qui reflechit sur son ame; ouvre cette porte que ta cruauté tient fermée, *ajoûta-t-il*, ouvre ou crains mes efforts. *Va malheureux*, répond l'inconnu,

tremble & profite de la terreur que ce lieu, cette même porte & les cris que tu as entendu, doivent t'inſpirer; recule pour fuir à des maux affreux qui t'attendent, ſi tu t'obſtine à demeurer. Je crains peu les maux dont tu me menaces, *repartit Ariobarſane*, j'en veux bien courir les riſques; mais que mon intrepidité & le mépris que je fais de ce que tu viens de dire, ſoient pour toy un ſujet de crainte auſſi grand, que le doit eſtre pour moy l'avanture que je vais tenter.

Aprés ce peu de mots, Ariobarſane, ſans attendre la réponſe du fier inconnu, donne à la porte un coup du pommeau de ſon ſabre, avec

une force & une vigueur qui montre qu'il n'a plus rien de la foibleſſe de ſon ſexe ; Bradamante dans ſes plus terribles faits d'armes, ne fit peut-être aucune action qui pût aller de pair avec ce coup d'eſſay de nôtre nouvel Ariobarſane ; au coup furieux dont il frappe la porte, elle s'ouvre avec un bruit épouvantable, mille hurlemens affreux accompagnent ce bruit, un cliquetis d'armes eſt mêlé parmy eux ; Ariobarſane s'anime par la nouveauté de l'avanture : il entre, mais l'obſcurité trompe ſa valeur, & luy dérobe un peril dans lequel il va ſuccomber ; à peine a-t-il avancé un pas, que ſes pieds

rencontrant des degrez à descendre, il chancelle, il tombe, & aprés avoir roulé trés-long temps sans quitter son sabre, sa chûte le porte enfin dans un lieu sombre ; une petite lampe au haut du plancher est l'unique clarté que reçoit ce lieu qui luy paroist comme une cave ; il ne peut distinguer les objets, une odeur infectée, comme de cadavres, le saisit ; il marche pour trouver une issuë par où il puisse sortir de ce funeste lieu.

A peine a-t-il avancé deux pas, que deux cadavres l'arrestent. Quelle horreur, grands dieux ! & peut-on dire aprés que l'impression

des Romans est folie, puisqu'elle rend une femme capable de soûtenir avec courage une avanture dont le simple récit doit vous épouvanter ? Ariobarsane, avec une assûrance intrepide, écarte de ses pieds les cadavres qui l'empêchent de traverser.

Il entrevoit une porte extrémement basse ; il n'hésite point à y passer, rien ne l'arreste, une gallerie assez longue plus éclairée que la cave, se présente à ses yeux ; il n'y rencontre personne, de-là il passe dans une autre gallerie d'une longueur à perte de vûe, éclairée d'une infinité de lustres. Mais, ô Ciel ! quel nouveau spectacle frappe

frappe alors ſes yeux ? il voit un nombre prodigieux de femmes extrémement belles : les unes ſe promenent avec une langueur & une pâleur mortelle ſur le viſage, les autres aſſiſes dans des fauteüils, levent au Ciel des yeux baignez de larmes, & ſemblent l'implorer pour les tirer de l'eſtat où elles ſont ; il en voit qui couchées ſur des lits, paroiſſent aſſoupies d'un ſommeil que des chagrins mortels ont provoqué.

Celles qui ſe promenent font un cry de ſurpriſe en voyant entrer Ariobarſane ſon ſabre nud. L'air martial & même affreux que ſes actions ont imprimé ſur ſon

visage, épouvante d'abord cette triste troupe. Ariobarsane remarque leur crainte, il baisse alors son sabre, & s'avançant avec douceur, il leur témoigne qu'il n'est point dans ces lieux pour leur nuire.

Ces femmes se rasseurent, un étonnement de joye même succede à la craintive surprise que d'abord il leur avoit inspirée. Ne craignez rien de moy, *leur dit-il*, ces armes que je porte ne doivent servir qu'à vous tirer des malheurs où vous me paroissez plongées. A ces mots il ajoûte tout ce qui peut éloigner la crainte de leur cœur, & joint à son discours le récit de la maniere dont

il eſt arrivé dans ces lieux. Ah ! Seigneur, *s'écrie une de ces femmes à qui il parle*, hélas ! vous eſtes perdu, vous ne reverrez plus la lumiere du ſoleil, & quelque ſoit voſtre valeur, vous aurez icy le ſort que nous avons toutes. Ne craignez rien pour moy, *répondit Ariobarſane*, le Ciel veut ſans doute que je vous affranchiſſe de l'eſtat où vous eſtes, & que je juge malheureux par ce que vous venez de me dire : mais hâtez vous de m'expliquer ce que ſignifie tout ce que je vois ; dites-moy dans quels lieux je ſuis, & la raiſon enfin de tout ce que j'ay rencontré.

Hiſtoire du Magicien.

SCachez donc, Seigneur, *luy répondit cette Dame*, que c'eſt icy la retraite d'un fameux Magicien & de ſa ſœur; il y a prés de deux cens ans qu'ils ſont tous deux retirez dans ces lieux affreux que leur Art a rendu comme inacceſſibles: tous ceux qui ſont icy vivans, y ſont du même temps que luy, & malgré la jeuneſſe que vous voyez peinte ſur les viſages de ces Dames infortunées qui languiſſent dans cette ſale, & ſur le mien même, nous y ſommes toutes entrées au même moment que

nos deux Magiciens.

Mais, pour apprendre l'origine de nos malheurs, sçachez qu'il y a prés de deux cens ans que regnoit un Sophy de Perse ; il estoit dans le printemps de son âge, il avoit une extrême passion pour les femmes, mille Emissaires dispersez en differens lieux luy en envoyoient tous les jours ; jamais Serail ne fut plus remply de beautez que l'estoit le sien. Hélas ! ce malheureux Prince avoit bien de quoy contenter son humeur amoureuse, si ce qui est en nostre pouvoir, quelque beau, quelque precieux qu'il soit, ne perdoit de son prix dés que nous le possedons. Il

chaſſoit un jour, & s'eſtoit écarté tout ſeul de la bande des Chaſſeurs; en traverſant un petit chemin il aperçût une petite maiſon, auprés de laquelle eſtoit une jeune fille d'environ quinze ans, dont la beauté frappa ſes yeux, (jamais objet auſſi ne fut plus digne de ſon admiration) elle avoit de ces charmes naïfs & cependant majeſtueux tout enſemble, la douceur & la fierté ajoûtoient aux traits de ſon viſage tout ce que ces deux differens airs peuvent avoir de plus noble & de plus enchanteur. A cette vûë le Prince ſurpris s'arreſte, il s'enflamme, il ſoûpire; la jeune fille qui remarque ſon

étonnement, rentre dans la maiſon, & ſe dérobe promptement aux regards amoureux du Prince. Ce jour-là ſon habit de chaſſe eſtoit magnifique, & l'aſſûrance qu'inſpire ordinairement le rang qu'il tenoit, luy fit prendre la réſolution d'entrer dans cette maiſon, pour ſçavoir à qui elle appartient, & quels ſont les parens de la belle perſonne qui vient de frapper ſes yeux: ſon deſſein n'eſtoit pas de ſe déclarer; il deſcend de cheval, il entre: une vieille femme paroiſt, & luy demande ce qu'il deſire. Je ſuis, *répondit-il*, un chaſſeur égaré de la troupe de mes camarades; l'agitation & la

fatigue m'ont donné une soif insupportable, & je viens vous prier de vouloir bien me faire donner de l'eau pour me desalterer. Vous allez estre satisfait, *repartit cette vieille femme*, & je m'en vais vous en apporter moy-même.

Aprés ces mots elle quitte le Prince pour un moment, & revient avec un gobelet & une cruche pleine d'eau de source. Quoyque le Prince n'eût aucune envie de boire, il ne laissa pas de le faire avec autant d'avidité que s'il eût esté trés-alteré. Pendant que la vieille femme luy versoit à boire, la jeune fille qui s'étoit retirée dans la chambre

prochaine, approcha par une curioſité naturelle à la jeuneſſe. Sa vûë ſurprit le Prince preſqu'auſſi agreablement que la premiere fois ; il but cependant, & rendant le gobelet d'un air diſtrait à la Vieille : Vous avez-là pour Fille une bien aimable perſonne, *luy dit-il.* Je ne ſuis point ſa mere, *luy repartit la Vieille*, mais ſeulement ſa tante ; ſon pere & ſa mere ſont morts, elle n'a qu'un frere, qui depuis deux ans eſt abſent.

A peine la vieille tante achevoit-elle ce diſcours, que les Chaſſeurs qui s'étoient rejoints, & qui s'étoient apperçûs de la perte du Prince, paſſerent auprés

de la maiſon dans laquelle il eſtoit entré : ſon cheval qu'ils apperçûrent à la porte, leur fit juger qu'il n'étoit pas loin de-là. Ils s'arrêtent auprés de la maiſon. : un d'eux entra, & voyant le Prince, il le ſaluë avec un reſpect qui fit juger à la Vieille & à ſa niéce, que celuy à qui ils venoient de donner à boire, eſtoit le Sophy luy-même. La tante alors ſe jetta à ſes genoux, & luy demanda pardon des fautes que l'ignorance où elle étoit de ſon rang luy avoit ſans doute fait commettre. Vous n'en avez point commis, *luy repartit le Prince en la relevant*, & quand voſtre accueil auroit eſté cent fois moins

honneſte, il me ſuffiroit pour l'oublier, d'avoir eu le plaiſir de voir chez vous voſtre aimable niéce. Ses charmes ont penetré mon cœur, elle habite des lieux indignes d'elle, tant de beauté ne doit point eſtre enſevelie dans une affreuſe retraite; quittez voſtre maiſon, & laiſſez-y tout ce que vous poſſedez, les biens dont je vous combleray toutes deux, vous dédommageront bien de ceux que vous quitterez; voſtre niéce deſormais aura mon Serail pour demeure: vous ne la perdrez cependant pas, je ne veux point vous arracher ny l'une ny l'autre à voſtre mutuelle tendreſſe, vous vivrez enſemble. Sei-

gneur, *répondit la tante*, vos faveurs sont extrêmes, & nous ne pouvons jamais les mériter, quelque service que nous vous rendions ; vous demandez ma niéce *Bastille:* je suis persuadée que sa propre inclination la détermineroit aisément à suivre un Prince de vostre âge, & qui veut l'élever dans un si haut degré d'honneur ; mais elle n'est point à moy, son frere *Mesti* doit revenir incessamment, il me l'a confiée, il reviendra même avec un de ses amis qu'il luy a destiné pour Epoux ; ayez la bonté, Seigneur, de differer de quelque temps le bonheur que vous luy reservez ; il n'aura point sujet de se plain-

dre de ma fidelité, & l'honneur dont vous comblez nôtre famille, l'engagera luy-même à la refuſer à ſon ami, & à vous la préſenter.

Les Amans ſont impatiens; le Prince ne gouſta point ces raiſons : Ce n'eſt point manquer de fidelité, *répondit-il à la tante*, que d'obéïr aux volontez de voſtre Sophy, mon amour ne peut ſe contraindre juſques-là ; ſon frere n'aura point lieu de ſe plaindre, ſuivez-moy. La tante voulut repartir, mais le Prince luy marqua par un geſte qu'il faloit qu'elle obéït ſur le champ ; en même temps il alla ſaluer la belle *Baſtille*, qui le reçut d'un air qui, quoyque

mêlé d'une modeſte timidité, avoit je ne ſçay quelle aſſûrance digne de la perſonne la plus accoûtumée à la grandeur. Le Prince ordonna qu'on l'aidât à monter à cheval ; on aida la tante à en monter un autre: le Prince ne quitta point les coſtez de *Baſtille* ; il remarqua dans ſes réponſes un eſprit ſinon cultivé, du moins diſpoſé à recevoir les impreſſions les plus fines & les plus polies. Elle ne parut point déconcertée. La petite violence que je fais à voſtre tante, *belle Baſtille*, vous eſt-elle deſagreable, lui dit le Prince ? & avez-vous autant de répugnance à me ſuivre, qu'elle en a eu à vous

laisser emmener ? L'honneur que vous me faites, & vos empressemens pour moy, *repartit Bastille*, sont dignes d'un autre prix ; les raisons de répugnance de ma tante ne me doivent point toucher jusqu'à partager ses sentimens ; & cet Epoux que mon frere me destine, n'a rien d'assez charmant pour effacer dans mon cœur la reconnoissance que je vous dois.

Le Prince & Bastille s'entretinrent de pareils discours jusqu'au Sérail. Je ne vous feray point un détail inutile de tout ce qui se passa ; qu'il vous suffise de sçavoir que Bastille occupa le Prince uniquement, qu'elle répondit

à ſa tendreſſe par les ſentimens les plus vifs, que ſa fortune n'altera point la modeſtie de ſes manieres, & que ce degré d'honneur où l'amour du Prince l'éleva, n'accoûtuma ſon cœur qu'à plus de nobleſſe & de grandeur, ſans luy inſpirer aucune vanité.

Les choſes en eſtoient à ce point, quand le frere de Baſtille arriva, comme l'avoit dit la tante : cet amy qui devoit eſtre l'Epoux de Baſtille, le ſuivoit avec l'empreſſement d'un homme qui croit devenir poſſeſſeur de la plus belle perſonne du monde. Mais quel fut leur étonnement à tous deux ! quand quelques domeſtiques

qui

qui estoient restez à la maison, leur apprirent l'avanture de Bastille, & la maniere dont le Sophy l'avoit fait conduire au Sérail avec sa tante. L'Amant paslit à ce discours, le frere de Bastille partagea sa douleur autant qu'il put; mais dans le fonds de son cœur il fut charmé du haut rang que tenoit sa sœur, & de celuy qu'il esperoit desormais tenir luy-même. Je suis fâché, *dit-il à son amy*, qu'une puissance aussi superieure enleve ma sœur à vostre amour; vous voyez que j'estois dans la résolution de vous tenir parole: mais que puis-je contre le Sophy? que m'abaisser devant luy, & le remercier

de la faveur qu'il a faite à Bastille. Consolez-vous, mon cher amy, selon toute apparence le Sophy me comblera de biens; si je n'ay pû vous donner ma sœur, je vous feray part de ma fortune, j'interesseray ma sœur à demander au Prince qu'il vous dédommage de la perte que vous faites, & vous serez en estat de contracter une alliance infiniment au-dessus de celle que vous auriez faite avec moy. Je vous suis obligé de toutes vos offres, *repartit cet Amant*, j'ay perdu Bastille, je l'aimois, mon cœur impatient s'est fait une necessité de l'aimer toûjours; l'esperance de la posseder m'en a

laiſſé une impreſſion que la mort ſeule peut détruire ; joüiſſez des honneurs que vous pouvez légitimement attendre, & laiſſez-moy expirer de douleur. Le frere de Baſtille voulut en vain moderer tant de deſeſpoir par les raiſons les plus conſolantes, ſes diſcours ne faiſoient qu'aigrir la douleur de ſon amy, il ne luy en parla plus.

Cependant le Prince qui de temps en temps envoyoit ſçavoir ſi le frere de Baſtille eſtoit venu, apprit ſon retour le lendemain ; *Meſti*, qui eſt le nom de ce frere, eut ordre d'aller avec ſon amy parler au Sophy : cet amy deſeſperé fit d'abord

quelque difficulté de le suivre. Non, non, *disoit-il à Mesti*, allez-y seul, tout Prince qu'il est, le respect & la veneration qu'impose son rang aux autres hommes, n'agissent point sur moy, je le haïs, c'est un rival que sa puissance me peint encore plus épouvantable; que veut-il me dire, ce Sophy superbe? je n'attends rien de luy, la mort est le seul bien que je puisse à présent gouster.

Cependant, malgré cet emportement, Mesti luy parla avec tant de sagesse, qu'enfin il le détermina à paroître devant le Sophy.

Ce Prince reçut le frere de Bastille avec les dernieres marques de bonté & de

douceur ; à l'égard de son amy, il luy dit : Bastille vous estoit destinée, je l'ay trouvée digne de mes empressemens ; si vous l'aimez veritablement, vous devez vous consoler de sa perte par le haut rang auquel ma faveur l'a élevée : mais je prétends vous faire oublier le chagrin que vous avez ressenti sans doute, en rendant vostre fort heureux ; allez trouver le garde de mon Trésor, il a ordre de vous délivrer une somme d'argent considerable, & dans les suites, esperez tout de mes bontez ; pour vous Mesti dont j'ay le bonheur de posseder la sœur, je vous donne en revanche une de mes sœurs en ma-

riage. Aprés ces mots Mesti se prosterna aux genoux du Sophy, pour le remercier de l'honneur dont il le combloit ; son amy l'imita, mais de mauvaise grace & par grimace : le Sophy s'en appercut ; mais comme ce Prince avoit des sentimens fort humains, & qu'il comprenoit par le bonheur qu'il y avoit de posseder Bastille, ce qu'un homme qui venoit de la perdre devoit ressentir de desespoir, il pardonna à l'amy de Mesti le peu de reconnoissance qu'il témoignoit pour le don qu'il luy faisoit. Mesti, avant de quitter le Prince, le pria de vouloir bien qu'il embrassât sa sœur ; le Sophy y consen-

tit, & luy dit de revenir le lendemain : il n'y manqua pas, il l'embrassa ; & comme il y avoit long-temps qu'il ne l'avoit vûë, il fut surpris luy-même de l'éclat & de la beauté qui brilloient sur son visage.

Cependant quelques jours aprés il épousa la sœur du Sophy, qui aprés Bastille étoit la plus belle personne de la Perse. L'amy de Mesti que j'appelleray *Creor*, alla trouver le Garde du Trésor qui luy délivra une somme d'argent considerable & capable de l'enrichir pour le reste de ses jours ; dés qu'il se vit en possession de cet argent, il résolut de quitter la Perse, & d'aller par de longs voya-

ges effacer la funeſte impreſſion qui luy reſtoit dans le cœur : il part aprés avoir dit adieu à Meſti, à qui la qualité de beau-frere du Sophy ne faiſoit point méconnoître ceux que la naiſſance avoit fait ſes égaux ; il ne ſe ſervit de la fortune qui l'élevoit au-deſſus d'eux, que pour s'en faire aimer davantage, en partageant avec eux les biens dont le Sophy le combloit à tous momens.

Je vous ay dit, Seigneur, que *Creor* eſtoit parti, le troiſiéme jour de ſon voyage, en marchant dans un chemin eſcarpé il apperçut ſur un roc un Vieillard venerable qui dormoit ; à quelques pas du Vieillard il vit une femme

femme qui tenoit un poignard à la main, & qui s'approchoit le plus doucement qu'elle pouvoit, de peur d'éveiller ce bon-homme qu'elle avoit dessein d'égorger; la résolution de cette femme la rendoit si attentive à l'action qu'elle alloit faire, & aux mesures qu'il faloit prendre pour l'achever avec succez, qu'elle n'apperçut point *Creor*; cependant elle estoit déja proche du Vieillard, déja même elle estoit preste à luy enfoncer le poignard dans le cœur, quand *Creor* fit un cry qu'une compassion naturelle luy arracha, & s'avança trés-vîte à cheval pour empêcher cette femme de commettre ce

meurtre : au cry qu'il fit & au bruit de son cheval, le bonhomme s'éveilla, & le premier objet qui frapa ses yeux mal éveillez, ce fut cette femme tenant le poignard à la main pour le tuer ; elle voulut alors se percer elle-même, comme pour se punir de rage d'avoir manqué son coup ; mais son désespoir ne luy servit de rien, & malgré tous ses efforts, elle ne put enfoncer le poignard dans son sein : Tu veus te faire mourir en vain, *luy dit alors le Vieillard en se frottant les yeux avec autant de tranquillité que s'il eût esté éveillé par l'avanture la plus agreable*, ton poignard te donneroit une mort trop

douce & qui puniroit mal ta perfidie ; vis, malheureuſe, mais pour expirer d'une langueur éternelle, & pour ne garder de la vie que ce qu'il en faut pour ſentir l'horreur d'une mort toûjours prochaine.

Aprés ces mots il ſe leva, en s'appuyant ſur un petit bâton, & ſe retournant du coſté de Creor : Vous à qui je dois la vie, *dit-il*, approchez étranger, & ſçachez que le plus grand bonheur qui pût vous arriver, eſtoit celuy de me rendre ce ſervice ; ſuivez-moy, vous me paroiſſez fatigué, venez vous repoſer chez moy : cela dit, il avança le premier devers Creor, que l'inutilité du

deſeſpoir de la femme, & les paroles du Vieillard avoient rendu comme immobile.

Tout ce que vous voyez vous ſurpend ſans doute, *continua le Vieillard*, ce que vous y remarquez de prodigieux vous inſpire peut-eſtre de la crainte, mais raſſûrez-vous, vous eſtes en ſûreté; & quant à préſent toute la terre s'armeroit contre vos jours, toute la terre ne pourroit rien contre vous.

Creor entendant le Vieillard parler de cette maniere, ſe haſta de deſcendre de cheval, & s'approchant de luy avec le reſpect dû à ſon âge, & peut-eſtre au pouvoir qu'il ſoupçonnoit eſtre

en luy : Je ſuis charmé, *répondit il*, de vous avoir garanti de la mort, elle vous a reſpecté trop long-temps, pour qu'elle dût vous faire ceſſer de vivre par un accident auſſi tragique ; je vous ſuivray au reſte par tout où vous voudrez, la veneration que vous m'imprimez ne me permet aucune méfiance de vous, & je recevray avec toute la ſenſibilité dont mon cœur eſt capable les faveurs que vous voulez me faire, quoique je n'en exige point d'autre que l'obligeante reconnoiſſance que vous m'avez témoignée. Aprés ce diſcours le Vieillard l'embraſſa, & le prenant par la main, il le conduiſit auprés

de la femme qui estoit restée immobile dans la posture d'une personne qui veut se tuer ; elle n'avoit que le mouvement des yeux libres, mais ses yeux seuls suffisoient pour exprimer toute la rage qu'elle ressentoit ; ses regards estoient furieux, incertains, allumez, elle les lançoit tantost sur le Vieillard, tantost sur Creor, d'un air terrible ; de temps en temps elle poussoit des soupirs, son estomac se soulevoit, on jugeoit qu'elle souffroit tout ce que le desespoir, la fureur & la certitude d'un supplice épouvantable peuvent verser de mouvemens convulsifs & funestes dans une ame.

Creor fremit en s'appro-

chant d'elle ; il crût voir un monſtre. Ne craignez rien, *luy dit le Vieillard*, toute terrible que vous la voyez, elle eſt moins dangereuſe que ce bâton que je tiens. Aprés ces mots il arracha à cette femme le poignard qu'elle tenoit en ſa main, & dont la pointe eſtoit tournée contre ſon eſtomac. Marche, *s'écria-t-il d'un ton plus puiſſant qu'il ne devoit naturellement l'avoir*, marche, obéïs à mon commandement. La femme obéit effectivement, aprés avoir lancé ſur luy un regard affreux; on eût dit, à la voir marcher, que ſes pas & ſon mouvement ſe faiſoient par des reſſorts extraordinaires. Creor,

quoique dans une ſituation où la mort ne pouvoit l'effrayer, ne laiſſoit pas que de ſentir un certain fremiſſement à la vûë de pareilles choſes. Le Vieillard continuoit à luy faire mille honneſtetez, & luy apprit quelle eſtoit cette femme qui avoit voulu le tuer. Vous me voyez dans un âge tres-avancé, *dit-il à Creor*, il y a deux cens ſoixante ans que je vis; je ne vous diray point par quel hazard je me ſuis appliqué aux ſciences occultes & même à la Chymie: mais enfin aprés pluſieurs voyages, nombre d'experiences d'avantures & de malheurs, je ſuis parvenu à une connoiſſance preſque parfaite de la

pluſpart des ſecrets de la Nature, je connois les ſimples, je rajeunis ceux qu'il me plaiſt, je ferois cent montagnes d'or en auſſi peu de temps qu'il en faut pour meſurer leur circonference, je rends la ſanté à ceux à qui l'âge & le mauvais temperamment l'ont abſolument oſtée, & je ſuis aprés à chercher le ſecret de reſſuſciter; je ne deſeſpere pas de pouſſer mes connoiſſances & mon Art même au-delà du trépas: aprés cela je commande aux Enfers, toutes les Intelligences me ſont ſoumiſes, j'aſſervis les mauvaiſes, & je les force par mes invocations à m'obéir; les bonnes s'empreſſent à m'être

utiles ; enfin, mon cher Inconnu, il eſt peu de choſes que je ne ſçache, peu de plaiſirs que je n'aye gouſté, peu d'eſtats que je n'aye éprouvé, j'ay vû preſque toute la terre habitable, j'ay voyagé toûjours en ſeureté, tantoſt ſur terre, tantoſt ſur mer, tantoſt en l'air, tantoſt viſible, tantoſt inviſible, de la maniere enfin dont je l'ay voulu ; j'ay le ſecret de changer de corps, quand le mien eſt trop uſé : & comme l'ame ne vieillit point, je me trouve quand je veux tout auſſi beau, tout auſſi frais qu'un homme de vingt ans ; à la verité il faut pour cela que j'aye des corps, car je ne puis pas m'en for-

ger moy-même : mais la mort qui moissonne une infinité de jeunes gens, Princes, Nobles, Roturiers, Officiers, Magistrats & autres, ne me fournit que trop de quoy, quand il me plaist loger mon ame dans un corps récent ; & j'ay cela de bon, qu'en prenant possession de ce corps, de quelque maladie, playe ou autre incommodité qu'il ait esté attaqué ou ulceré, son premier embompoint & sa santé luy reviennent sur le moment : au reste voicy comme je pratique la chose ; quand je m'ennuye dans le corps que j'ay, mon Art me porte à la Cour, à l'Armée, à la Ville, où je veux : dans ces lieux

je vois quels ſont les malades ; ſi je trouve, par exemple, à la Cour le fils d'un Seigneur malade, mon Art m'apprend infailliblement s'il doit mourir ou non de ſa maladie, car j'ay la délicateſſe de ne vouloir point oſter la vie à ceux qui la doivent encore garder, & qui peuvent réchapper ; ſi par mon Art je découvre que ce jeune Seigneur doive mourir, je me rends inviſible, & luy ſoufflant quand il ouvre la bouche, d'une petite pouſſiere dans la gorge, une demie heure aprés il meurt : auſſi-toſt qu'il a rendu l'ame, je quitte mon corps que la force de mon Art fait diſparoiſtre, ou, pour mieux

dire, aneantit, & j'entre dans le corps du jeune homme mort ; cependant on croit le jeune homme deffunt quelques momens ; je donne aprés adroitement quelques signes de vie par un peu de respiration (car je ne veux pas étonner par le prodige) insensiblement je reviens, je parle, je conserve la pâleur d'un malade, mais c'est une pâleur, pour ainsi dire, fantastique ; les parens se réjoüissent, on me dit réchappé, je me ménage de maniere, que ma guérison ne paroist point extraordinaire, & qu'enfin revenu sur mes jambes, je passe pour le fils du Seigneur, je vis quelque temps de cette

maniere, ſi la ſituation me plaiſt, car j'ay oublié de vous dire qu'en prenant le corps du jeune homme, je ſçay tout d'un coup tout ce qu'il ſçavoit; j'ay les mêmes connoiſſances, les mêmes maîtreſſes, & quand la fantaiſie de vivre de cette maniere m'eſt paſſée, je parts par la voye la plus courte, & je me dérobe tout-à-coup à l'amour d'un pere & de parens que la reſſemblance abuſe pour jamais; je deviens femme ſi je veux; en un mot j'ay le choix libre ſur les corps: voicy donc à peu prés un détail racourcy de mes connoiſſances & de mes ſecrets; vous ſçaurez à préſent qu'il y à vingt-cinq

ans que traverſant une ruë dans une Ville, j'apperçûs une miſerable fille que le Boureau conduiſoit au ſupplice, pour avoir, diſoit-on, empoiſonné ſon pere & ſa mere qui l'empêchoient d'épouſer un jeune homme qu'elle aimoit; cette fille me parut belle à ravir de loin: je m'approchay, & je vis qu'elle n'avoit tout au plus que dix-huit ans; une tendre compaſſion me ſaiſit pour elle. J'avois dans ce temps la figure d'un riche Marchand, que ſa richeſſe & ſa bonne mine avoient fait l'Amant d'une des plus aimables femmes de la Ville; cet homme eſtoit mort, j'aimois cette femme; j'avois inuti-

lement tenté de m'en faire aimer sous la figure d'un jeune homme parfaitement bien fait, quand ce Marchand tomba malade : je pris son corps, & je joüissois de sa bonne fortune.

Je marchois dans cette situation dans les ruës, quand cette fille frappa mes yeux; sa jeunesse & sa beauté m'attendrirent, comme je vous l'ay dit : je disparus tout aussitost, & m'élevant en l'air, je l'arrachay d'entre les mains de l'Executeur, qui se la sentant arracher sans voir personne, s'enfuit de frayeur; dés que je l'eus en mon pouvoir, je la rendis invisible à son tour, & j'arrivay en un instant dans les lieux où je

fais

fais ma retraite : or cette fille eſt juſtement celle qui m'a voulu poignarder, & de la perfidie de laquelle vous m'avez ſauvé : vous pouvez vous imaginer qu'elle fut extrémement étonnée de ſe voir ſeule avec moy dans le fond d'une caverne où je fais ma demeure, & où par mon Art j'ay ſçû creuſer des Appartemens ſoûterrains, où le jour n'entra jamais, & que des lampes ardentes éclairent perpetuellement : que vous diray-je enfin ? j'en devins éperduement amoureux ; je la mis au fait en quatre mots de ce que j'étois, & du pouvoir que j'avois ; je luy marquay l'empreſſement le plus tendre,

toûjours ſous la figure du Marchand mort, je l'aſſûray que je l'aimerois toute ma vie, que ſon bonheur avec moy paſſeroit celuy des plus grandes Princeſſes, & que le moindre de ſes ſouhaits ſeroit toûjours ſatisfait : en luy déclarant tous mes ſecrets, je luy cachay mon âge, & le pouvoir que j'avois de changer de corps ; je craignis que cette idée ne la rebuttât, elle s'accoûtuma avec moy, nous joüîmes pendant quelques années du plaiſir de l'union la plus douce, jamais je n'avois eſté ſi content ; mais comme il eſt un certain jour dans la ſemaine, où je ſuis contraint de reprendre ſur mon viſage

toutes les rides & toute la laideur de mon âge ; j'avois toûjours exigé d'elle qu'elle me laiſſât ces jours-là en liberté de devenir ce que je voulois. Cet article intereſſa ſa curioſité ; elle feignit de m'accorder de bon cœur ce que je ſuy demandois, mais en ſecret elle réſolut de s'éclaircir du ſujet que j'avois de m'abſenter ces certains jours : un de ces jours marquez que je m'étois levé de bonne heure, elle feignit de dormir d'un profond ſommeil : je la crûs tres-aſſoupie, je me haſtay de m'habiller, les momens preſſoient, mes rides s'emparerent de mon viſage, même en m'habillant, je devins courbé

ſous le fais des années ; elle m'obſervoit, & s'appercevant de ma métamorphoſe, elle fit un cry, en diſant : Ah dieux ! que vois-je ? & que ſignifie ce changement ? A ces mots je pâlis, je me mis en colere, mes premiers mouvemens penſerent luy eſtre funeſtes : elle s'eſtoit évanoüie ; l'eſtat où je la vis calma mon courroux, je la fis revenir, & me déterminant à faire de neceſſité vertu, je luy declaray mon ſecret, & la fatalité de ces jours marquez, où j'eſtois obligé de devenir tel qu'elle me voyoit : je luy dis que je prendrois toûjours ſoin de m'éloigner d'elle dans ces momens, & que cet eſtat

ne durant qu'un jour, ne devoit point la rebutter si fort. Elle parut consolée, mais la perfide feignoit encore, & prenoit en secret la résolution de se défaire de moy, parce que dans le récit que je luy fis, je luy avoüay imprudemment que dans l'estat où elle me voyoit, nul charme ne pouvoit me garantir de la mort, si je n'avois le soin d'avaller ces jours-là une petite bouteille du suc d'une herbe qui m'aidoit à passer la journée jusqu'au lendemain. Ce fut par un mouvement de tendresse ou de confiance indiscret, que je lui avoüai ce fatal secret; elle ne l'oublia pas, & résolut d'en pro-

ſiter, ſçachant bien qu'aprés ma mort elle ſeroit toûjours en eſtat de vivre heureuſe, parce que je luy avois appris preſque tous mes ſecrets.

Aprés luy avoir fait cet imprudent aveu, je la quittay pour ne revenir que le lendemain; je la retrouvay, elle parut ſatisfaite, & nous avons juſqu'icy vêcu enſemble, ſans que je me ſois apperçû de ſa funeſte réſolution; ſans doute qu'elle n'a pû ſaiſir que ce moment, où dans l'eſtat où vous me voyez, je me ſuis endormy ſur ce roc. Quand le Vieillard eut fait ce récit étonnant, ils ſe trouverent à l'entrée de ſa caverne; la femme qui marchoit devant

y entra la premiere, & le Magicien fit enſuite paſſer Creor: d'abord un peu d'obſcurité le fit chanceler en entrant, mais aprés quelques pas, une grande clarté ſucceda aux tenebres, il trouva une ſale ſpacieuſe, de-là il traverſa pluſieurs Appartemens tous plus magnifiques les uns que les autres, & il entra dans un petit cabinet où le Magicien luy dit de s'arreſter; de ce cabinet le Vieillard entra dans un autre, où il enferma la femme, aprés l'avoir chargée de chaînes. Il revint à Creor que l'avanture extraordinaire qui luy arrivoit rendoit muet & comme immobile. Il eſt temps,

dit le Magicien, que vous mangiez un morceau, vous allez estre servy.

Aprés ces mots, frappant d'un pied en terre, Creor en vit sortir du fond du plancher une Table magnifiquement servie, & dont chaque mets pouvoit s'appeller exquis. Le Magicien réitera un second coup, aussi-tost paroist un Bufet garny de toutes sortes de Vins & Liqueurs: Mangeons, dit-il à Creor, & ne pensez pas que ces mets puissent vous nuire, ou ne soient que des illusions dont je veüille tromper & vos yeux & vos sens; Je vais en manger le premier, & c'est-là ordinairement la maniere dont ma table

table eſt ſervie, je n'ay point beſoin de domeſtiques, &, comme vous voyez, je n'en ſuis pas plus mal.

Cela dit, le Magicien mangea le premier, & invita Creor à en faire autant : Creor par complaiſance obéit, car ces ſortes d'objets ne ſont pas propres à exciter l'appetit ; ajoûtez à cela que le malheur de ſa paſſion l'occupoit toûjours ; il mangea donc, mais d'un air ſi melancholique, que le Magicien aprés le repas luy dit : Seigneur, vous m'avez paru réveur & triſte pendant le repas, une ſombre inquietude eſtoit peinte ſur voſtre viſage, vous retiendrois-je dans ces lieux malgré vous ?

parlez, si vous avez des chagrins, racontez-les moy, je vous ay une obligation qui me rend capable de tout en vostre faveur. Quand le Magicien eut fini ce discours, il attendit la réponse de Creor, qui fut quelque tems sans parler, ayant les yeux baissez à terre; & les relevant aprés: Helas! Seigneur, vous devez le service que je vous ay rendu bien plus au hazard qu'à moy-même, il n'est aucun homme vivant qui, dans une occasion pareille, n'en eût du moins fait autant que moy; mais quand vous en auriez encore mille fois plus de reconnoissance, quand vous seriez encore plus empressé de me se-

courir, mes maux ſont d'une eſpece à ne pouvoir recevoir de remede. J'avois une Maiſtreſſe, Seigneur, elle eſt la ſœur d'un de mes amis ; cet amy me la promit en mariage dés que nous ſerions revenus d'un voyage que nous avons fait enſemble : avant de partir, il me ſembloit qu'elle répondoit aſſez à ma flamme, & quand nous avons eſté de retour, j'ay appris que le Sophy me l'avoit enlevée, en eſtant devenu amoureux à la chaſſe : elle l'aime, elle me mépriſe, & maintenant elle joüit dans le Serrail de toutes les faveurs de la plus haute fortune, pendant qu'elle prodigue les ſiennes à mon puiſſant Rival. Je ſuis parti de de-

ſeſpoir, j'ay tout abandonné, réſolu de mourir, ou d'étouffer un amour qui me fait languir. Voilà mes maux, Seigneur, voyez ſi vous pourriez y remedier. Je vous pardonne, repartit le Magicien, d'avoir douté de mon pouvoir, un Amant au deſeſpoir ne voit rien dans ſa douleur, qui ſoit capable de le rendre heureux; mais je prétends vous rendre auſſi content du coſté de l'amour, que vous en eſtes à préſent malſatisfait.

Quand la Dame en fut là de ſon récit, elle s'arreſta & nous dit: L'avanture extraordinaire que j'ay commencée m'emporte, jai parlé deux fois plus que je ne

devois, mais on ne peut pas avoir deux attentions à la fois, mon récit m'a fait oublier le temps; c'eſt vôtre faute, Meſſieurs, pourquoy ne m'avez-vous pas avertie de me taire? Je ne ſçay comment vous avez trouvé ce que j'ay dit; mais vous m'avez demandé du tragique, du merveilleux, de l'étonnant: Je vous ay ſervi le mieux que j'ay pû, je ſeray maintenant charmée de voir comment l'on continuëra cette hiſtoire.

A peine la Dame eût-elle ceſſé de parler, que nous entendîmes ſonner trois heures: Oh! oh! Meſſieurs, m'écriay-je, le temps preſſe, haſtons-nous d'achever ſi

noſtre Cocher a dit vray, nous n'avons plus qu'une heure à demeurer icy; à vous le dé, Mademoiſelle, ajoûtay-je en parlant à la jeune Demoiſelle: Non, repartit-elle, ſi Creor ne ſort de la caverne du Magicien que par moy, il a bien la mine d'y reſter toûjours: la femme perfide garrotée dans le cabinet prochain, l'hiſtoire du Sophy, ſon Serrail, les ſecrets du Magicien, tout cela m'a paru fort joly; mais franchement avant que je commence, que quelqu'un faſſe le reſte du chemin pour arriver à la fin de l'hiſtoire, car j'avouë que je ſuis embourbée Ne tient-il qu'à cela pour entendre une ſuite

de voſtre façon, *reprit le bel Eſprit*; je m'en vais en quatre mots vous mettre l'eſprit en repos du côté des enchantemens de la Caverne, & de toute l'avanture.

Le Magicien donc aſſura Creor qu'il le rendroit heureux; c'eſt le moins que vous meritiez, aprés m'avoir ſauvé la vie, *luy dit-il.* Or Seigneur demeurez ici quelques jours avec moi, je vous apprendrai tout ce qui peut contribuer à vous faire un parfait bonheur; le parti étoit trop favorable pour être refuſé, Creor l'accepta. Bref, pour abreger, vous ſçaurez que le Magicien inſtruiſit Creor, de maniere qu'en moins de quinze jours

de temps, il ſçut preſque tout autant de ſecrets naturels & magiques que le bon Vieillard même. A l'égard de la femme qu'on a laiſſé garottée, enchaînée dans le cabinet voiſin ; aprés avoir pendant douze jours pouſſé des heurlemens affreux mêlez d'imprecations contre le Magicien, Creor touché de compaſſion pour elle, conjura le Magicien de lui pardonner, ou du moins de diminuer ſes maux ; les Magiciens ne ſont pas tendres : Non, non, *dit-il*, qu'elle gemiſſe, qu'elle ſouhaite la mort ſans pouvoir l'obtenir, elle a bien d'autres tourmens à ſouffrir, ne m'en parlez plus, Creor ſe tut ; mais les heurlemens,

les cris affreux, les imprecations recommencerent, il ne pût y resister davantage. Et un jour que le Vieillard étoit absent, instruit du secret par lequel le Magicien la rendoit malheureuse & captive en lui conservant la vie ; il sçut deffaire l'enchantement & la mettre en liberté, mais cette infortunée devoit enfin perir ; au moment que Creor rompoit ses fers, le Magicien entra, palit à la veuë de l'action de Creor. Ah ! Seigneur, *s'écria-t'il* ? que faites vous ? vous avez compassion d'une malheureuse qui voulut finir des jours que vous avez sauvés, pardonnez moi ce que je viens de faire, *répondit Creor*, mais ses gemisse-

mens m'ont touché ; & une pitié à laquelle je n'ay pû resister, est le seul motif de l'action que vous voyez ; cette action ne m'est point agreable, reprit le Magicien, en fronçant le sourcil & d'un air contraint qui faisoit juger qu'il ne disoit pas tout ce qu'il pensoit ; mais puisque cette femme vous fait tant de pitié, qu'elle expire donc, j'y consens.

A peine eut-il prononcé ce mot fatal, que cette femme tomba morte comme si la foudre l'avoit frappée.

Vous voilà content, *dit-il alors en s'adressant à Creor*, & j'oublie aisément que vous avez voulu lui rendre la liberté, puisqu'un sentiment

genereux vous y portoit.

Il parut aprés ces mots, riant & tranquille ; mais Creor remarqua la contrainte qu'il se faisoit pour luy faire bon visage : il jugea qu'il estoit perdu, s'il s'endormoit de bonne foy sur la feinte tranquillité du Magicien. Il résolut quelque chose qui dût luy en arriver, il résolut, dis-je, de le prévenir, & de trancher des jours que la Parque prolongeoit malgré elle. Le corps de la femme morte disparut au commandement du Magicien, qui ce jour-là positivement avoit ses rides & sa figure de Vieillard ; en cet estat il estoit mortel, pourvû cependant qu'il fût

endormi, ou qu'il fût couché à terre: Vous allez voir comme le hazard servit Creor dans la résolution qu'il avoit prise. Sortons de ce cabinet, dit le Vieillard, en prenant Creor par la main pour entrer dans une autre chambre (le passage estoit étroit:) en prononçant ces mots, une bequille dont il se soûtenoit luy manqua, & il tomba à terre; Creor se détermina tout d'un coup à profiter de l'occasion, il tira un poignard qu'il avoit à sa ceinture, & se jettant sur luy comme pour le relever, il luy enfonça deux ou trois fois dans le cœur. Il sortit peu de sang de ses playes; il mourut en grinçant des

dents, & jettant un regard effroyable sur Creor ; aussitost qu'il fut expiré, la caverne disparut, & Creor se trouva sur un rocher avec le Vieillard, il vit même encore le corps de la femme qui estoit auprés de luy, & aprés s'estre bien asseuré que le Magicien estoit mort, il resolut de retourner dans la Capitale du Sophy, & d'y mettre en execution tous les secrets qu'il avoit appris du Magicien.

Il part ; il retrouva son amy Mesti qui fut charmé de le revoir : les premiers jours se passerent en plaisirs, & le perfide Creor accoûtumé desormais aux enchantemens, sçût si bien déguiser,

ſous une joye apparente, ſes funeſtes deſſeins, que Meſti le crût entierement guery. Les premiers jours paſſez, Creor réſolut de mettre en execution tout ce qu'il avoit projeté ; le hazard luy en fournit bientoſt l'occaſion : le Sophy toûjours charmé de Baſtille, inventant toûjours de nouveaux plaiſirs pour la divertir, convia tous ſes favoris à un grand repas qu'il donna à une petite Maiſon de plaiſance ; il faiſoit ce repas en faveur de ſa chere Baſtille, qui avoit témoigné au Prince qu'elle auroit eſté bien aiſe de manger avec ſon frere ; ce repas ſe fit la nuit à la clarté de mille flambeaux qui éclai-

roient une belle & vaſte Grotte, où cent canaux lançant des eaux de toutes parts, compoſoient le plus agreable murmure.

Creor apprit cette partie de ſon amy, qui luy marqua que, malgré l'honneur dont le combloit le Sophy, il ne ſeroit point abſolument content, puiſqu'il n'aſſiſteroit point au repas.

Quand Creor eut jugé que la partie eſtoit bien avancée, il ſe tranſporta par la force de ſon Art dans la Grotte où ſe divertiſſoient le Sophy, Baſtille & les Conviez; il demeura là quelque temps inviſible à regarder ſa maîtreſſe, que le dépit, la jalouſie & la magni-

ficence qui l'environnoient, luy peignirent mille fois plus belle & plus aimable : il se livra à toute la fureur de sa passion, il conçût les desirs les plus violens, & impatient de se rendre le maître de celle qui la causoit, il avança vers la table ; dans le temps que le Sophy offroit à boire à Bastille de la maniere la plus galante, Creor se fit voir : jugez de l'étonnement de ceux qui virent subitement paroistre un homme dans une place où l'on ne voyoit rien un moment avant. Bastille fit un cry épouvantable, & laissa tomber sa teste entre les bras du Sophy ; Creor frappa la table d'une petite baguette

baguette qu'il avoit en main: tous les Conviez reſterent immobiles aprés ce coup, les Eſclaves même qui les ſervoient ne pûrent avancer, une nuée épaiſſe effaça la clarté des flambeaux, & envelopa tous les Conviez; Creor redoubla un autre coup, & la nuée les éleva tous en l'air, & les porta dans l'endroit où nous ſommes. Vous ſerez ſans doute étonné, Seigneur, dit cette Dame à Ariobarſane, de ce que Creor choiſit ſi loin ſa retraite, mais par la force de ſon Art il ſçavoit que cet endroit eſtoit fort ſolitaire, & que la Nature y avoit ébauché une caverne qu'il a depuis achevée, & dans la-

quelle il a fait les plus magnifiques Appartemens, à l'imitation du Magicien qu'il tua.

Voicy donc la conduite qu'il a tenuë depuis cet enlevement; des Eſclaves qu'il avoit enlevez & des autres Cavaliers, il en fit des Gardes qu'il contraignit à force d'Art de garder des portes d'airain qui ferment les Appartemens. A ces mots Ariobarſane apprit à cette femme qui luy parloit, qu'effectivement il s'eſtoit apperçû que la premiere porte qu'il avoit enfoncée eſtoit d'airain auſſi; mais, ajoûta-t-il, puiſque malgré les enchantemens de Creor, mon bras a pû enfoncer cette porte,

puiſque j'ay fait fuïr la Garde, ces commencemens me préſagent que je mettray à fin toute l'avanture, & que les Dieux n'ont reſervé qu'à moy ſeul l'honneur de terminer les malheurs de ceux que Creor retient icy captifs : mais achevez, Madame, de m'apprendre comment vit icy Creor, ce que ſont devenus Baſtille & le Sophy, & ce que vous faites toutes dans cette ſalle.

Je vous ay déja dit, continua cette femme, qu'il eſt à chaque porte icy des Gardes, qui ſont & les Eſclaves & les Cavaliers que Creor enleva dans ce fameux repas ; il prolonge leur vie, & il les conſerve toûjours dans

la même vigueur : parmy ce nombre de gens que Creor enleva, il y avoit beaucoup de femmes qu'il enchanta auſſi. Mais avant de vous faire un détail de tout ce qui ſe paſſe dans ces lieux, ſçachez que quand Creor ſe vit dans cette caverne en poſſeſſion de Baſtille & du Prince, il enchaîna d'abord le Prince, & le ſuſpendit au haut d'un plancher : ce malheureux Sophy depuis ce temps eſt toûjours dans la même ſituation, nous entendons même d'ici les cris affreux qu'il pouſſe dans de certains momens ; quand il eût fait cette action furieuſe, il endormit Baſtille, pendant le ſommeil de laquelle

il fit un charme, qui la rendit à son réveil la plus favorable du monde & la plus disposée à écoûter son abominable amour ; elle oublia le Prince pendant quelques jours, & ne s'en ressouvenoit que pour prier Creor de la conduire dans l'endroit où il estoit ; là, plus furieuse qu'une Bacchante, elle se faisoit élever jusqu'au plancher où il étoit suspendu, & luy perçant le corps de mille coups d'un poignard qu'elle tenoit en main, elle joignoit à ces coups affreux, mais qui ne finissoient point sa vie, elle joignoit, dis-je, tout ce que le mépris, la rage & la cruauté peuvent fournir d'expres-

ſions les plus accablantes, pendant que le malheureux Prince, pour l'attendrir, luy diſoit tout ce que la douleur & une tendreſſe au déſeſpoir peuvent exprimer de plus touchant.

Creor pendant pluſieurs jours ſe joüa de cette maniere de l'eſprit & du cœur de l'infortunée Baſtille; ſon amour enfin finit, & il la condamna au même ſort dont il accabloit le Sophy: il la traîna lui-même dans l'endroit où ce Prince eſt ſuſpendu, & aprés mille reproches mépriſans, il l'attacha au coſté du Prince, & la ſuſpendit comme luy. Là ces deux malheureux Amans ne ſe voyent & ne ſe

retrouvent, que pour sentir toute la douleur de voir souffrir éternellement ce qu'ils aiment ; union vrayement barbare, & dont la cruauté passe toute imagination : Bastille continuellement demande pardon au Prince, des manieres outrageantes qu'elle a eu pour lui, & le Prince ne cesse d'invoquer la mort pour cette Amante infortunée ; à l'égard de Mesti, comme il n'avoit point esté coupable dans l'enlevement que le Sophy fit de Bastille, Creor l'a enchanté de maniere, qu'il est charmé des tourmens que souffrent & le Prince & sa sœur. Creor aimoit beaucoup cet amy, & il n'a

pû ſe réſoudre à le perdre ; il l'a rendu heureux, & luy fournit tout ce qui peut contribuer à ſon bonheur : toutes ces femmes que vous voyez dans cette ſalle, ſont autant d'Eſclaves que l'abominable Creor enleve chaque jour, & qu'il rend les victimes de ſes affreux plaiſirs & de ceux de ſon amy ; vous voyez qu'elles ſont toutes belles, la triſteſſe eſt peinte ſur leurs viſages, c'eſt qu'elles ſçavent à quoi les deſtine le Magicien ; mais quand il tire quelqu'une de nous d'ici, la triſteſſe & le chagrin diſparoiſſent, il a le ſecret de répandre dans le cœur de celles qu'il choiſit une joye infinie, on l'aime

avec

avec fureur auſſi-bien que Meſti ; mais quand le dégouſt ſuccede à la paſſion de ces deux hommes, les femmes qu'ils avoient priſes ne reviénnent plus dans ces lieux, il les enferme dans un cabinet dont l'infection les empoiſonne. O dieux ! qu'il en eſt déja qui ont peri de cette maniere ! Dans une autre ſalle qui joint celle-cy, ſont enfermez une infinité d'hommes deſtinez, pour ainſi dire, à rajeunir & Creor & Meſti ; on y voit auſſi beaucoup d'enfans de l'âge de neuf à dix ans, que le perfide Magicien enleve à leurs parens, & qui, quand ils ſont arrivez à une verte jeuneſſe, expirent d'un

poiſon que Creor leur ſouffle dans la bouche, aprés quoy ce Magicien & ſon amy animent les cadavres de ces victimes infortunées, pendant que leurs corps uſez diſparoiſſent par la force des enchantemens. Dans un Antre joignant cette ſeconde ſalle, ſont pluſieurs malheureux que le Magicien, quand il vint dans cette caverne, enferma pour leur faire ſouffrir tout ce que les affreux tourmens ont de plus épouvantable : ces gens du temps du Sophy eſtoient certains ennemis qu'il avoit, ou qui pendant ſon voyage avec Meſti, avoient tâché d'engager la tante de Baſtille à la leur donner en ma-

riage ; à l'égard de cette tante, elle mourut quand Creor fut de retour avec son amy. Ces tristes victimes de la vangeance du Magicien sont enchaînées les unes avec les autres, il regne parmy eux une fureur terrible, qui leur inspire une barbarie dont ils sont cruellement agitez ; ils se déchirent, ils se mordent sans repos, voilà leur supplice. Vous entendez d'icy le bruit de leurs chaînes, & le cliquetis funeste que font leurs fers. A costé de cet antre est une petite chambre, dont les carreaux sont de fer toûjours ardent ; là sont enfermez ceux qu'une funeste curiosité, ou qu'une genereuse

intrepidité pareille à la vôtre, a fait entrer dans cette horrible caverne. A peine ſont-ils arrivez à la premiere porte, qu'ils ſont ſaiſis par des ennemis inviſibles qui les tranſportent dans cette chambre, où ils ſouffrent tout ce que le feu le plus vif a de plus douloureux; ils courent dans cette chambre comme des frenetiques, la plante de leurs pieds eſt brûlée, ils cherchent en courant un ſoulagement à leur douleur, ils tombent enfin de laſſitude, & finiſſent leurs jours dans un tourment inſupportable, ſans avoir la force de ſe remuer davantage. Voilà, Seigneur, la vangeance que le

barbare Creor exerce ſur ceux qui oſent le troubler dans ſa retraite. Redoutez pour vous un ſemblable deſtin ; il eſt vray que cette porte d'airain enfoncée, cette Garde épouvantée, ſont pour vous d'un heureux préſage : Faſſe le Ciel que je ne me trompe point, & que par une victoire ſur nos ennemis, vous ſoyez récompenſé d'une valeur qui n'a pour but que de finir les tourmens de mille Infortunez. Mais, Seigneur, je ne puis m'empêcher de vous dire une choſe qui va peut-eſtre vous inſpirer quelque crainte, c'eſt que je ſçay que l'empire de Creor ſur nous & ſes enchantemens ne doivent être

terminez que par une femme, une femme seule peut mettre à fin cette perilleuse avanture. Ariobarsane entendant ces mots, rougit par un sentiment de joye que luy inspiroit le choix que le Ciel sembloit avoir fait de luy: Cessez de trembler pour moy, répondit-il à cette Dame, vos malheurs vont finir, tous les esclaves vont estre mis en liberté, le perfide Creor recevra la peine dûë à tant de crimes, rien ne pourra le garantir de la fureur de mon bras, c'est le Ciel qui me conduit icy, c'est le Ciel que je sers; mais vous qui m'apprenez une si tragique histoire, depuis quand estes-vous icy? &

comment ſçavez-vous toutes ces choſes ? Je fus une de celles qu'on enleva dans le repas, répondit cette Dame, Creor quelques années avant cet accident m'avoit vûë quelquefois, ma phyſionomie luy avoit plû ; & depuis qu'il eſt icy, il s'eſt contenté de m'y laiſſer avec ces femmes, dont le nombre & augmente & change chaque jour : mais, Seigneur, continua-t-elle, je ne puis point ſatisfaire tranquillement vôtre curioſité, je tremble pour vous ; s'il eſtoit encore tems de vous en aller, Seigneur, fuyez, n'expoſez point une vie que juſqu'icy le Ciel a ſemblé proteger ; encore une fois, Seigneur, fuyez. Ceſ-

ſez de trembler, vous dis-je, repartit Ariobarſane, & apprenez-moy encore une ſeule choſe dont ſans doute vous avez oublié de m'inſtruire, c'eſt qu'en penetrant dans ces lieux, le pied m'a manqué, & j'ay roulé comme dans une eſpece de cave qui ne recevoit de clarté que la lueur d'une ſimple lampe; je marchois à tâtons, & j'ay rencontré ſous mes pieds deux cadavres. Il eſt vray, Seigneur, repartit la Dame, j'avois oublié de parler de cela, cet endroit où vous eſtes tombé eſt le plus affreux de tous ceux qui ſont icy, c'eſt où ſont portez tous les vieux corps de Creor & de Meſti, quand

ils en ont animé d'autres, (car le charme de Creor peut bien les faire disparoître, mais non pas les anéantir); ils disparoissent seulement, & se trouvent au même moment dans cette affreuse cave où vous estiez tombé; là ils se consoment d'eux-mêmes, & ceux que vous y avez rencontré sont aparamment les deux derniers corps que Creor & Mesti ont quittez depuis peu. Voilà, Seigneur, tout ce qui me restoit à vous dire.

Aprés ces mots elle recommença ses instances, pour obliger Ariobarsane à fuïr; mais il luy fit connoître par sa réponse qu'elle l'en pressoit inutilement, & que

quand même il croiroit périr, ce qu'elle venoit de luy dire suffisoit pour luy fermer les yeux sur le peril le plus évident; là-dessus Ariobarsane se prépara à marcher dans l'autre salle, & à penetrer tous les Apartemens de cet épouvantable endroit, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le cruel & barbare Creor; mais des hurlemens & des cris lugubres l'arresterent tout court: il écoûtoit ce que ce pouvoit estre, quand il vit ouvrir la porte qui séparoit l'autre salle de celle où il estoit; c'estoit le Magicien luy-même, qui tremblant de ce que venoit de luy raporter la Garde de la porte d'airain qu'Ariobarsane avoit

enfoncée, venoit accompagné de vingt ſatelites armez, chercher le temeraire dont la valeur avoit eu un ſuccez qui le ſurprenoit luy-même; car il eſtoit vray que ſes enchantemens ne devoient être détruits que par une femme, & la Garde de la porte d'airain luy avoit raporté que c'eſtoit un Cavalier qui l'avoit enfoncée: il n'alloit pas s'imaginer que ce Cavalier pouvoit eſtre une femme déguiſée, de ſorte que dans ſa frayeur il attribuoit le ſuccez de l'entrepriſe du Cavalier aparamment ou à des charmes plus puiſſans que les ſiens, ou au peu de ſoin qu'il avoit eu luy-même de renouveller

la force de ceux qu'il employoit pour sa seureté ; dans cette pensée il couroit de tous costez chercher le téméraire qui avoit osé le faire trembler. Quand il apperçût Ariobarsane qui, le sabre à la main, s'approchoit de luy d'un air aussi asseuré que s'il n'avoit eu qu'un enfant à combattre : D'où te vient la témérité d'entrer icy, luy dit Creor? J'espere, si c'est témérité, repartit Ariobarsane, que le Ciel daignera la favoriser. Aprés ces mots, se couvrant de son bouclier, il approcha du Magicien, malgré la Garde armée qui l'environnoit, &..... mais, dit alors le bel Esprit, en s'ar-

restant : Mademoiselle, le chemin est maintenant bien aisé, vous pouvez marcher à vostre aise, quelques coups du tranchant de l'épée d'Ariobarzane, acheveront de l'applanir, & tous nos Esclaves, tous ces malheureux n'attendent, pour joüir de la liberté, que la chûte de Creor qui se bat justement contre la femme fatale qui doit le faire périr; je vous cede l'honneur de briser les fers de tant d'illustres malheureux qui sont captifs. Oüy dà, dit la jeune Demoiselle d'un air aisé, je n'attendray pas pour cela le succez du combat d'Ariobarsane avec Creor; je ne suis pas Magicienne, mais

je ne laisse pas que d'avoir des secrets, principalement pour finir un récit qui m'embarasse : or vous allez voir qu'il ne me faut qu'un mot pour détacher le Sophy & Bastille du plancher funeste auquel ils sont suspendus, pour finir le tourment de ceux qui se grillent la plante des pieds, pour délivrer ceux qui se déchirent à belles dents dans l'antre, pour renvoyer toutes les femmes de la salle chacune chez elle, pour remettre tous les petits enfans chez leurs parens desolez, pour détruire la caverne en question, & la boucher pour jamais; un mot seul va faire tous ces miracles, & voilà comment.

Creor alloit donc en venir aux mains avec le Magicien, quand Ariobarsane s'éveilla, & vit disparoistre tous ces fantômes de Magie, d'Esclaves, de tourmens que lui avoit peint son imagination; car dans le Valon où il avoit mis pied à terre, il estoit tombé de lassitude sur un beau gazon où il s'estoit endormy, & où il avoit révé toute cette grande Histoire.

Quand la jeune Demoiselle eût prononcé ces mots, nous nous mîmes tous à rire, & nous convînmes que ce trait-là, aprés l'histoire que l'on venoit de rapporter, valloit tout ce qu'on avoit pû dire de meilleur.

Je vous le disois bien, di-

soit-elle en riant à son tour, qu'il ne me falloit qu'un mot pour détruire tous les enchantemens de Creor.

Ariobarsane s'éveilla donc ; & comme il y avoit long-temps qu'il dormoit, qu'il s'étoit mis en avanture assez tard, & que le jour commençoit à baisser ; quand le doux sommeil avoit fermé ses debiles paupieres, il faisoit alors entierement nuit, il n'y avoit seulement qu'un beau clair de lune, qui rendoit la solitude encore plus convenable à la situation dans lequel ce feminin Cavalier se trouvoit ; le Sieur Merlin son apprentif Ecuyer, s'étoit à son tour endormi le dos contre un arbre, &

ronfloit

ronfloit-là de toutes ſes forces; quand la voix de ſon maître vint indiſcretement fraper ſes oreilles, partons Merlin, marchons, s'écria Ariobarſane; qui eſt là qui m'apele? répondit Merlin endormi: c'eſt moi, leve toi, dit le Chevalier: A ces mots Merlin s'éveilla (ſi c'eſt être éveillé que d'ouvrir les yeux, & ne ſçavoir pas encore où l'on eſt) Merlin s'éveilla donc, & ſe trouvant auprés d'un arbre, en bon François le cul contre terre, ſe met à crier que le diable l'avoit emporté. Au nom du diable, Ariobarſane qui avoit la teſte encore remplie de noirs enchantemens, ſe leva pour ſecourir ſon Ecuyer,

en cas qu'il en eût besoin. Il approche donc le sabre à la main ; Merlin qui au clair de la lune vit reluire le sabre, s'éveillant alors par un excez de frayeur, sans se ressouvenir de l'habillement d'Ariobarsane dont il estoit frappé, fait un cry qui fit retentir le creux valon, & s'enfuit comme si effectivement quelque diable l'avoit poursuivi : A moy, je suis morte, s'écrioit-il d'une voix qui démentoit son attirail de garçon : il couroit avec tant de précipitation, qu'un petit arbre le fit tomber. Ariobarsane s'avança : Quel est donc l'ennemy que tu fuis, Merlin ? parle, luy dit-il ; peus-tu trembler avec moy,

Merlin ? alors reconnoiſſant la voix de ſa chere Maîtreſſe: Ah ! Madame, je vous ay pris pour le diable à cauſe de voſtre ſabre, dit-il ; je vous demande pardon : je me meurs ; voyez ſi vous n'avez pas ſur vous voſtre flacon d'eau de la Reine d'Hongrie : ah ! le vilain endroit pour la nuit. A ces mots Ariobarſane tira de ſa poche ce que Merlin luy demanda, & aprés luy en avoir donné, il tâcha de raſſeurer ſon Ecuyer craintif, qui ſe releva pour aller détacher leurs chevaux.

Ariobarſane & Merlin monterent donc à cheval, dans le deſſein de pourſuivre leur chemin ; ce Chevalier

marchoit devant pour s'entretenir dans ſes amoureuſes idées ; mais Merlin, de qui l'eau de la Reine d'Hongrie n'avoit pas entierement raſſeuré le cœur, ne pût garder le ſevere ſilence qu'Ariobarſane obſervoit ; il ſe mit à coſté de luy : Cauſons donc un peu, luy dit-il, car en verité il me ſemble, à nous voir ſi muets, que nous ſuivons un Convoy, cela me fait peur. Laiſſemoy, Merlin, répondit gravement Ariobarſane, laiſſemoy dans mon inquietude, le malheur de ma deſtinée m'occupe, & le ſilence convient à ma douleur : Par ma foy, Madame, reprit Merlin, voilà une douleur & une

destinée qui nous conduiront enfin à nous casser le col quelque part, ou à estre dépoüillez comme un ver; il sera beau voir aprés des Cavaliers comme nous, sans une pauvre chemise: croïez-moy, Madame, faisons vœu de ne marcher jamais la nuit, cela n'est pas beau pour des femmes: Des femmes comme moy sont toûjours en seureté, dans quelque occasion qu'elles se trouvent, repartit Ariobarsane. Mon Dieu! reprit Mersin, je sçay bien que les femmes ne manquent pas de langue; nous battrions bien une Armée de Chevaliers, s'il ne falloit s'aider que de la parole, chacune de nous à l'agonie en vaudroit bien

quatre en bonne ſanté ; mais ſi quelques Campagnards ou autres venoient à paſſer à préſent, & qu'ils vinſſent à fleurer que nous ne ſommes pas des hommes, adieu la bourſe, pourvû que nous en fuſſions quittes pour cela; car, voyez-vous, un homme auprés d'une jolie femme, prend feu comme une alumette. Raſſeure-toy, répondit Ariobarſane, la frayeur te trouble l'eſprit ; eſt-il poſſible que tu ſois avec moy, & que la crainte allarme ton cœur ? marchons.

A peine le fier Ariobarſane avoit-il prononcé ce hardy diſcours, qu'un grand bruit de voix d'hommes vint frapper les oreilles de nos

Avanturiers ; il leur sembloit que ces hommes s'avançoient trés-viste : à ce bruit Merlin fremit. Ah ! Madame, nous voilà volez, & peut-estre pis, s'écria-il, c'est bien autre chose que le diable qui n'estoit que dans ma teste ; fuyons. Le croiroit-on, à la honte de la valeur Romanesque, la peur se saisit du cœur du grand Ariobarsane ; il pâlit. Ah ! mon Dieu, dit-il, tu as raison, Merlin, il ne fait pas bon icy pour nous ; fuyons de ce costé. Aprés ces mots, il pressa son cheval, & marcha dans un autre chemin.

Cependant le bruit de leurs chevaux se fit entendre de ceux qui les faisoient

fuir, c'estoient des payſans qui revenoient de travailler d'un Chaſteau voiſin, & qui s'en retournoient à leur Village qui eſtoit prés de là; quelques-uns d'eux eſtoient partis devant, & les chevaux que ceux-cy entendirent leur firent croire que c'eſtoient ceux de leurs camarades; ils crierent donc d'une voix de mugiſſement, & telle que des payſans peuvent l'avoir: cette voix acheva la défaite du courage d'Ariobarſane; à l'égard de Merlin, la frayeur luy avoit coupé la parole; le Chevalier ſe trouble, s'égare, ne ſçait plus où il va, & ſe trouve enfin à la rencontre des payſans. Ces ruſtres, qui

qui au clair de la lune virent paroiſtre un Cavalier armé d'une maniere extraordinaire, eurent peur à leur tour ; ils ſe joignirent, & ſe rapprocherent : un des plus hardis s'écria : Qui eſt ce, morguienne, qui va là ? c'eſt un honneſte Chevalier, répondit Ariobarſane, qui s'eſt égaré de ſon chemin. Eh bien ! parguienne, qu'il le cherche, s'il l'a perdu, répondit le ruſtre. Ayez la bonté, Meſſieurs les Chevaliers, dit Ariobarſane, de me dire de quel coſté il faut paſſer : à droit ou à gauche, reprit le ruſtre en ſe raſſeurant, & en diſant aux autres qu'aſſeurément ces deux hommes eſtoient fols : par-

guienne je ſommes douze contre deux, approchons de ces gens-là, continua-t-il. A ces mots ſes camarades approchent, & entourent nos deux craintifs Avanturiers : quand les ruſtres ſe virent prés d'eux, ils remarquerent qu'Ariobarſane avoit un grand ſabre ; un d'eux s'en ſaiſit : avec voſtre parmiſſion, luy dit-il, Monſieur le Fantaſſin, baillez-moy voſtre ſabre, je n'avons pas envie de vous le voler, mais c'eſt que ça déchargera voſtre monture. O Ciel ! falloit-il que de ſi indignes mains deſarmaſſent un ſi noble Perſonnage ! Il eſt à voſtre ſervice, répondit le triſte & deſarmé Chevalier,

d'un ton plus doux que le bêlement d'un mouton. Or ça, dit alors un des payſans, Où diantre allez-vous fagotez comme vous velà? partez-vous pour l'Allemagne? Nous allions où il vous plaira, répondit encore le timide Chevalier. Palaſanguienne vous eſtes de bon accord, dit le payſan; pargué ſi vous voulez nous ſuivre, je vous ménerons dans noſtre Village, il y a le Curé qui eſt un bon vivant, & qui a plus de bouteilles de vin que de livres; venez, vous nous raconterez en chemin-faiſant vos drôles d'avantures.

Pendant que ce ruſtre s'entretenoit de cette ma-

niere avec Ariobarsane, un de ses camarades un peu moins babillard, regardoit Merlin & l'examinoit, Merlin s'attendoit à chaque moment qu'il alloit le reconnoistre pour fille. Où allez-vous comme cela, luy dit ce payſan? qui eſtes-vous? Helas! répondit Merlin d'une voix féminine, je n'ay que faire de vous dire qui nous ſommes, vous le devinez bien. Parguienne vous me prenez donc pour un ſorcier, dit le payſan: non, non pas, reprit Merlin, j'ai trop de reſpect pour vous, & je n'ay garde de vous dire des injures. L'Ecuyer d'un Chevalier redoutable avoir du reſpect pour un manant, quel triſte eſtat! Gardez le

respect pour nostre Curé, son Vicaire & le Sacristain, répondit le rustre, & dites-moy qui vous estes? Ma foy, Monsieur le payſan, j'ay tant de peur, que je ne sçay plus si je suis fille ou garçon, repartit Merlin; cependant ils s'approchent du Village en s'entretenant ainsi: on eût dit, à voir la figure de nos deux Avanturiers, que c'étoient des voleurs qu'on menoit au cachot, Dieu benit leur douleur; ils arriverent enfin au Village avec les payſans, sans qu'il leur fût fait aucun mal: le payſan qui s'estoit saisi du sabre d'Ariobarsane, demeuroit à l'entrée du Village; il avoit dit à sa femme qu'il passeroit la nuit dans la maison

du Seigneur de chez qui il venoit, mais l'ouvrage avoit esté fait plustost qu'il nel'avoit jugé. Dame Perette (c'estoit le nom de sa ménagere) n'attendoit point son mary ce soir-là : or Messieurs, l'amour est de toute condition & de tous lieux ; Dame Perette estoit fort sage, mais cette payſanne avoit le cœur tendre ; un jeune paltoquet du Village l'avoit trouvée à son gré, ce paltoquet luy avoit fait les yeux doux depuis quelque temps, & malgré les bons Prônes de Monsieur le Curé qui prêchoit souvent qu'il ne falloit aimer que son mary, cette infortunée Perette n'avoit pû def-

fendre ſon cœur d'un peu de ſenſibilité à la vûë du douloureux martyre de Pierrot, qui eſtoit le nom de cet Amant : ce ſoir-là juſtement Pierrot en ramenant ſes vaches dans l'étable, avoit paſſé devant la porte de Perrette ; elle eſtoit fermée, & d'un gros baſton qu'il tenoit en main comme un veritable Vacher, il avoit frappé à la porte de cette payſanne qui avoit crié : Qui eſt-ce ? Bon ſoir, Perette, avoit répondu Pierrot : à ce compliment Dame Perrette avoit reparti : Ah ! c'eſt vous, mon amy, eſt-ce que vous voulez entrer un tant ſoit peu, Pierrot ? noſtre homme n'y eſt pas, & je laiſſerons la porte

ouverte, de peur de ſcandale. Aces mots charmans, mais un peu trop naturels, ſi la contrainte n'eſtoit bannie du cœur des francs Villageois, Pierrot avoit ſauté ſur la main de Dame Perrette pour la preſſer entre les ſiennes; la payſanne, pour ſe deffendre, avoit porté un grand coup de poing dans l'eſtomac de Pierrot: ce jeune ruſtre s'eſtoit alors ſaiſi de ſes deux mains, & luy avoit rendu le coup de poing avec la bouche ſur un chignon de col un peu hâlé par l'ardeur du ſoleil. Aprés ces petites careſſes: Je m'en vais enfermer mes vaches, avoit dit Pierrot, Attendez-moy, Perrette. Allez, allez, je rallu-

meray nôtre feu en atendant, répondit à cela Perrette, auſſi-bien mes choux ne ſont-ils pas encore bien cuits.

Pierrot revint donc de l'étable, & trouva Perette qui l'attendoit ſur le pas de la porte; ils firent d'abord tous deux une aſſez longue converſation de coups de poings; en cette place, inſenſiblement ils s'avancerent auprés de la cheminée, & s'aſſirent enfin tous deux chacun ſur un eſcabeau; bien des maris ſeroient comme ils devroient être, ſi leur femme & leur galand étoient toûjours aſſis ſur leur ſiege, comme Pierrot & Perette ſur leur eſcabeau, quelques tiraillemens par-cy par-là

étoient meſlez dans leur diſcours ; Tenez Pierrot, avoit dit Perette au jeune ruſtre, vous voyez bien que vous m'eſtes agreable, mais parguienne voilà tout, c'eſt quous eſtes jeune & biau, ſans cela voyez-vous, le Diable en feroit courir nos vaches par les champs, que je ne voudrois pas ſeulement que vous euſſiez levéles deux yeux ſur moi, j'ay l'honneur en recommandation. Jarniguienne, dit Pierot, je n'ay pas grand plaiſir à vous ſuivre comme un barbet, car vous m'eſtes plus dure qu'un caillou, cela m'ennuye bien aſſez ; mais j'ay dans ma poitrine une chienne de foibleſſe qui fait qu'il faut que

je ſois toûjours aprés vos trouſſes : Eh là, Perette ! ne ſoyez point ſi revêche. Aprés ce diſcours, Pierrot ſe penchoit ſur Perette, qui le repouſſoit ſur ſon eſcabeau comme un ſac de bled : Or Meſſieurs, vous allez voir comme le hazard ſervit mal ces chaſtes Amans : le mari de Perette entra avec toute ſa bande dans ce temps-là, la poſture de ce jeune Payſan fit d'abord rire les camarades du mari ; mais ce brutal rougiſſant de colere, avance en fremiſſant & renverſe Pierrot d'un grand coup de pied qu'il lui allongea de toute ſa force ; voilà, ajoûta-t-il, qui vous apprendra à venir voir nos moi-

moitiez pendant que je n'y sommes pas ; Pierrot étourdi d'un coup si subit, crût être mort ; mais deux ou trois coups redoublez de la part du mari, le reveillerent & lui rendirent assez de courage pour s'enfuir ; je suis mort, s'écria-t-il en se retirant, je m'en vais morgué faire sonner le Tocsin sur ce cocu là ; vois-tu bien, repartit le mari en s'adressant à sa femme, vois-tu bien comme il m'apele par mon nom ? il en a menti Jacques, répondit la menagere, c'est qu'il est dépité, parce que tu l'as battu, mais il sçait bien que cela n'est pas vrai ; tais-toi vilaine, reprit le mari, qui aprés ces mots vou-

lut se jetter sur sa femme pour la battre ; quand il en fut empêché par ses camarades, qui lui remontrerent qu'il ne faloit pas si tard faire un si grand bruit ; vois-tu bien, lui dit un certain gros Jean son ami ; l'autre jour je rencontris ma femme qui se batailloit avec Blaise dans nôtre Ecurie, le pied manqui à la ribaude, & adieu la velà chute ; dame François mon fils vint me dire queBlaise battoit ma femme ; va, va, lui dis-je, je les vois bien, il la battroit bien davantage qu'elle ne m'appelleroit pas à son secours ; dame en achevant de parler la coquine m'apparçût, alle bailli un grand coup de

ſon ſabot à Blaiſe, & puis ſe relevi droite comme un ciarge, Blaiſe ſortit par une autre porte tout honteux, j'avancis dans l'Ecurie, je prins une fourche, & j'en appliquis cinq ou ſix bons coups ſur les épaules de noſtre menagere, mais ça ſe paſſi tout comme ça, & ſi tu vois bien que j'avois bien plus de ſujet de facherie que toi, c'eſt pourquoi laiſſez là Dame Perette, alle l'a fait innocemment, alle ny retornera pu : Maiſtre Jacques voulut encore s'élancer ſur elle; allons chut, reprit Me Jean; non, non, il faut que je l'aſſomme, dit le mari; il voulut alors s'efforcer d'échapper à ceux qui le retenoient,

mais sa femme sortit & s'enfuit ; cependant Messieurs continua la jeune Demoiselle, je m'apperçois qu'il y a assez long-temps que je parle, je n'ay dit que des folies, mais je ne suis point serieuse, & l'Histoire que je viens de vous rapporter est un trait que j'ay cousu le mieux que j'ay pû à nostre Roman, & que j'ay veu arriver ces jours passez à la Campagne ; voilà la femme de Mᵉ Jacques en fuite, que quelqu'un la ramene de peur des loups, il vaut mieux pour elle qu'elle reçoive quelque coup de fourche, que si elle étoit croquée par les loups: A vous le dé maintenant, M. le Financier, ou bien à vous

Monsieur le neveu du Curé, là-dessus le Financier & le neveu firent mille façons à qui continueroit l'Histoire, il ne restoit encore qu'une petite demie heure, on ne vouloit point partir qu'on ne l'eût finie ; le bel Esprit fecond en imaginations, s'avisa de rompre une petite paille, & de leur faire tirer à la plus courte, le Financier l'eut ; & ce sexagenaire crachant, toussant cinq ou six fois, commença ainsi.

Je ne dirai qu'un mot afin que Monsieur (en parlant du neveu) ait le plaisir de finir l'Histoire.

La querelle en estoit au point où Mademoiselle l'a dit ; c'est-à-dire, que Peret-

te

te estoit sortie de la chambre de crainte d'estre battuë ; Ariobarsane & Merlin estoient toûjours au milieu de ces rustres, à qui le Chevalier redemandoit son sabre pour remonter à cheval & s'en aller, car il estoit revenu de sa frayeur ; mais les Payſans occupez à consoler Muistre Jacques & à le retenir, ne faisoient presque point d'attention au discours du Chevalier.

Cependant Dame Perette s'estoit allée ranger derriere un buisson, en attendant ce qui arriveroit de la colere de son mari, elle pleuroit même amerement & pouſſoit quelques soupirs, quand un Chevalier suivi de son

Ecuyer & qui marchoit prés du buiſſon, entendit les plaintes que pouſſoit Dame Perette; ce Chevalier s'arrêta tout court, malgré la triſteſſe avec laquelle il ſuivoit ſon chemin! mon Dieu que je ſuis malheureuſe, dit alors Perette d'un ton pitoyable: A ces mots, ce Chevalier ne douta point que celle qui ſe plaignoit ſi triſtement n'eût beſoin d'un prompt ſecours: Helas! s'écria-t-il, mes malheurs ne doivent point m'enpêcher de faire mon devoir, ſecourons les infortunez, & meritons à force de vertu que le Ciel termine l'horreur de ma ſituation: Aprés ce diſcours il avance vers le buiſ-

ſon duquel il entendoit ſortir la voix ; Dame Perette qui l'avoit entendu parler trembloit de peur, & ne ſçavoit qui pouvoient eſtre les deux Cavaliers qui s'approchoient d'elle ; mais cette Payſanne fut bien plus étonnée, quand le Chevalier l'ayant apperçuë, deſcendit de cheval, & vint reſpectueuſement lui dire ces mots : Puis-je eſperer, Madame, que vous ne dédaignerez pas le ſecours d'un Chevalier, que vos plaintes & vos ſoupirs ont intereſſés pour vous ; parlez, Madame, où ſont vos ennemis ? quels ſont vos malheurs ?

A ce compliment, la Payſanne interdite fut quelque

temps sans respirer d'étonnement & sans répondre. Vous ne répondez rien, Madame, continua le Chevalier empressé, vous défiez-vous de ma valeur?..... Helas! Monsieur, repartit alors la payfanne, je ne vous connois pas, & je n'ay point d'ennemy, je demeure à ce Village, mon mary m'a voulu battre, & je me suis retirée icy. Ah! parbleu, dit alors l'Ecuyer du Chevalier, qui jusques-là n'avoit dit mot, tenez, Seigneur Chevalier, il y a Dame & Dame; mais à voir sa coeffure & son habit, je gage que celle-là est une Dame à dindons. Taisez-vous, Timane, repartit le Chevalier, dans

l'esprit duquel le Village en question, & la Dame rencontrée à cette heure, faisoient une impression considerable, & qui le rendoit capable du plus profond respect pour la dindonniere : ramenons Madame chez elle, & sçachons pourquoy son Epoux la maltraitte : Ne craignez rien, Madame, quelque soit son courroux, je sçauray bien vous en garantir : là-dessus il présenta la main à Perette, qui ne voulut pas l'accepter, & qui se leva en disant, qu'elle ne méritoit pas cet honneur ; cependant il falut ceder à l'obligeante importunité du Chevalier, il luy donna la main, & ramena dans cette

posture Dame Perette au milieu des payſans qui avoient fait aſſeoir le mary, & qui le tranquiliſoient en mangeant d'un peu de fromage, & en beuvant un pot de petit vin qu'il avoit eſté tirer, en reconnoiſſance de la conſolation qu'ils s'efforçoient de lui donner; Ariobarſane & ſon Ecuyer avoient eſté contraints de faire comme eux; ce Chevalier tenoit un morceau de fromage d'une main, & une écuelle de l'autre dans laquelle on lui avoit verſé à boire, & qu'il venoit de vuider. C'étoit en cet état qu'ils ſe trouverent tous, quand Perette entra conduite en épouſée par le Chevalier, dont l'Ecuyer ſui-

voit derriere en tenant les deux chevaux par la bride : où diantre la masque a-t-elle esté dénicher ces hommes, dit Maistre Jacques en la voyant entrer avec le Chevalier, qui jettant les yeux sur l'assemblée, apperçeut Ariobarsane la visiere levée avec l'écuelle & le fromage qu'il tenoit en ses mains; il fut frappé de la ressemblance que ce Cavalier avoit avec sa maîtresse, mais la surprise d'Ariobarsane fut bien d'une autre espece : car reconnoissant d'abord le Chevalier pour son amant Amandor, il fit un cri perçant & se laissa tomber sur le banc, où justement étoit la chandelle, le fromage, le pain &

le vin. La peste soit de la maladie & des Cavaliers, dit le Payſan, plus fâché de la perte de ſon petit vin, que d'avoir trouvé ſa femme. Jarniguenne ma maiſon eſt-elle une garniſon de ſoudars; il ſe hâta en diſant ces mots de rallumer ſa chandelle, les autres Payſans releverent Ariobarſane, Merlin pleuroit de l'état où il le voyoit : Ah ! Monſieur Amandor, diſoit-elle au Chevalier, qui l'avoit reconnuë & qui étoit à genoux, ma maîtreſſe mourra de cela; Timane entendit ces mots; & reconnut la voix de la belle Dina; car juſques-là il avoit eſté occupé à regarder les Payſans, & la chute

du

du banc qui servoit de table : Je pense morbleu que c'est Dina qui parle, dit-il, c'est moi-même Timane, repartit Dina. Dieu soit loüé, tu as fait penitence aussi-bien que ton maître ; & si ma maîtresse en rechappe, nous ne courrons plus la prétentaine.

Le Financier s'arresta là, & dit au Campagnard que c'estoit à luy à finir. Parbleu la fin n'est pas difficile à trouver, repartit le Campagnard ; celle qui estoit Ariobarsane revient quand on luy a versé un pot d'eau sur le visage, on séche ses habits qui en sont tout moüillez, son Amant Amandor luy baise les mains, luy de-

mande pardon ; elle qui l'aime comme une folle, se met à soûrire, & voilà la paix faite : aprés cela l'Ecuyer & l'Ecuyere imitent leurs maîstres, Dina s'assoye sur un banc, Timane se met à genoux, & les voilà encore rapatriez ; quand il luy a baisé le bras, les payſans rendent le sabre : Timane qui a de l'argent sur luy, & qui a faim, leur donne de l'argent pour aller chercher du vin du Cabaret ; Maîstre Jacques tuë deux dindons & quatre poulets ; on met la nappe, le vin arrive, chaque Payſan boit un coup, la joye raccommode le mari & la femme, Dina larde la volaille, & Timane tourne la

broche : Pendant que les deux Amans assis sur le lit, se disent mille douceurs, le souper est enfin roti, on le sert sur la table ; Amandor & sa maîtresse s'y mettent, & y font mettre leurs domestiques ; on donne à manger au Payſan & à sa femme sur une assiette à part : Amandor boit trop souvent à la santé de sa maîtresse, elle y répond plus qu'elle ne devroit, la teste commence à leur tourner, ils ne sçavent plus ce qu'ils disent ; le Payſan & sa femme qui ne se sont jamais trouvez à telle feste, se saoulent entierement, tombent de leurs escabeaux & ronflent dans les cendres, les

chats & les chiens attrapent le reſte des viandes qui ſont ſur la table, parce que les quatre Amans ſe ſont de leurs coſtez inſenſiblement endormis ; les chiens & les chats aprés avoir bien mangé, vont ſe coucher ſur les lits, la chandelle ſe ſouffle d'elle-même, & tout le monde reſte dans cette ſituation juſqu'au jour qui les éveille ; & vîte des œufs frais, des boüillons, on baille, on ſe frote les yeux, on n'en peut plus. Bref, on déjeune, l'amour reprend, Timane va chercher le tabellion, un contrat eſt dreſſé, le vieloneux arrive, on danſe, tout cela conduit au mariage, qui arrive quelques jours aprés

au grand contentement des parties ; le Campagnard achevoit ſon dénoüement groteſque, quand on nous vint dire que nôtre caroſſe étoit preſt ; nous prîmes congé du neveu de nôtre hôte & de ſes enfans, & nous montâmes en caroſſe ; j'arrivay à Nemours, je quittay mes Voyageurs, & je fis reſolution de vous faire le recit de nos plaiſirs ; vous me le fites promettre, ma parole eſt acquittée, ſerviteur.

FIN

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *la Voiture embourbée* ; & j'ay crû que rien n'en devoit empêcher l'impression. Fait à Paris ce 31. Aouſt 1713.

Signé, FONTENELLE.

Privilege du Roy.

LOUIS, par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requêtes ordinaires de noſtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Noſtre amé PIERRE PRAULT Libraire à Paris ; Nous ayant fait remontrer, qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un petit ouvrage intitulé : *Pharſamon*, ou *les Nouvelles Folies*

Romanesques, avec *la Voiture embourbée*, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Prault, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon luy semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nostre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient,

soient, d'en introduire d'impression dans aucun lieu de nostre obéïssance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & debiter, ny contrefaire ledit Livre, en tout ny en partie, ny d'en faire aucuns Extraits, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & inte-

reſts ; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans noſtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans noſtre Bibliotheque publique, un dans celle de noſtre Chaſteau du Louvre, & un dans celle de noſtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelypeaux Comte

de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous Mandons & Enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses Ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent,

de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt noſtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt-deuxiéme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent treize; & de noſtre Regne le ſoixante-onziéme. Par le Roy en ſon Conſeil, FOUQUET.

Regiſtré ſur le Regiſtre N° 3. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page* 669. N° 754. *conformement aux Reglemens, & notament à l'Arreſt du* 13. *Aouſt* 1703. *A Paris ce* 22. *Novembre* 1713.

Signé, ROBUSTEL, Syndic.

ALE 1090 55
S
ULB Halle
005 215 986
3
Dc 4104 d

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-193593270-11/fragment/page=0310

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-193593270-11/fragment/page=0311

Morivaux, Pierre C. de C. de

LA VOITURE

E

Chez
l'en
du
au

Avec

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-193593270-11/fragment/page=0313